

SVEUČILIŠTE U ZAGREBU

FILOZOFSKI FAKULTET

ODSJEK ZA ROMANISTIKU

Monique Proulx : *Aurora montrealis*,  
prijevod ulomka i traduktološki komentar

Diplomski rad

Diplomski studij francuskog jezika i književnosti

Prevoditeljski smjer

Student :

**Tomislav Popović**

Mentorica:

**dr. sc. Évaine Le Calvé Ivičević**

Zagreb, 2018.

UNIVERSITÉ DE ZAGREB  
FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES  
DÉPARTEMENT D'ÉTUDES ROMANES

Monique Proulx : Les Aurores montréalaises,  
traduction d'un extrait et commentaire traductologique

Mémoire de master 2

Master en langues et lettres françaises

Filière traduction

Présenté par :

**Tomislav Popović**

Sous la direction de:

**dr. sc. Evaine Le Calvé Ivičević**

Zagreb, 2018

## Table de matières

Sažetak .....	1
Résumé .....	1
Introduction .....	2
Traduction et traductologie .....	2
Sur la littérature québécoise francophone .....	5
Sur l'auteure .....	11
Sur <i>Les Aurores montréalaises</i> .....	12
Traduction .....	17
Léa et Paul, par exemple (Léa i Paul, primjerice) .....	17
Les Aurores Montréalaises (Aurora Montrealis) .....	37
Rouge et blanc (Crveno i bijelo).....	53
Commentaire traductologique .....	58
Conclusion.....	70
Bibliographie .....	71
Sitographie .....	72

# Sažetak

Ovaj se diplomski rad bavi prijevodom odabranih novela iz zbirke *Les Aurores montréalaises* kvebečke autorice Monique Proulx. Rad je podijeljen na četiri glavna dijela: teorijski uvod, prezentacija autora i djela, hrvatski prijevod i traduktološki komentar prijevoda.

Rad počinje teorijskim uvodom koji obuhvaća pojam prevođenja i traduktologije kao znanosti. Drugi dio sastoji se od prezentacije kvebečke literature i njezine posebnosti, autorice i djela koje se prevodi.

Prijevod na hrvatski triju izabranih novela popraćen je traduktološkom analizom po principu Antoineta Bermana i njegovih „tendances déformantes“, kao pristupa prijevodu s točke gledišta izvornika (doslovnog prevođenja).

**Ključne riječi:** prijevod, traduktologija, frankofonija, frankofona književnost, Monique Proulx, Kanada, Quebec, kvebečka književnost

# Résumé

Notre mémoire porte sur la traduction de nouvelles choisies, tirées du recueil de nouvelles *Les Aurores montréalaises*, de l'auteure québécoise Monique Proulx. Le mémoire est divisé en quatre parties principales : l'introduction théorique, la présentation de l'auteur et l'ouvrage, la traduction en croate et notre commentaire traductologique.

Nous commençons ce mémoire par une introduction théorique où nous définissons le terme traduction et traductologie en tant que discipline scientifique. La deuxième partie consiste en une présentation de la littérature québécoise et ses spécificités, de l'auteure et de l'œuvre que nous allons traduire.

La traduction en croate des trois nouvelles choisies est suivie par l'analyse traductologique selon l'enseignement d'Antoine Berman et ses « tendances déformantes » comme méthode d'analyse de la traduction du point de vue de la langue et texte-source (sourciers).

**Mots-clés :** traduction, traductologie, francophonie, littérature francophone, Monique Proulx, Canada, Québec, littérature québécoise

# Introduction

Notre mémoire porte sur la traduction et l'analyse de la traduction de nouvelles choisies dans un recueil de nouvelles de Monique Proulx, *Les Aurores montréalaises*. Les textes offrent un aperçu d'une culture qui autrement est par ailleurs très éloigné du public visé par cette traduction, car au présent il y a très peu de connexions entre la Croatie et le Québec, d'où provient l'auteure. Le Québec, comme l'unique province canadienne où le français est la seule langue officielle, est un centre important de la francophonie, sur lequel nos connaissances, du point de vue eurocentriste, sont bien rares. C'est pourquoi nous parlerons de l'histoire du Québec, des tendances de la littérature québécoise et y situerons Monique Proulx.

Nous toucherons aussi la discipline scientifique qui est derrière toute traduction : la traductologie. Elle nous permet de comprendre les défis que nous rencontrons en traduisant, de nous servir de mécanismes pour trouver des solutions et, finalement, de juger la réussite d'une traduction. Le traducteur doit s'immerger dans l'œuvre qu'il traduit, la connaître à fond, pour pouvoir transmettre les intentions de l'auteur en s'appuyant sur les principes traductologiques, tenant compte de son style particulier afin de produire une nouvelle œuvre, fidèle à l'original. Mais en même temps, il doit aussi faire attention à la langue vers laquelle il traduit, ce qui peut le diriger vers une traduction qui serait plus au goût du public auquel la traduction est destinée.

La traduction des trois nouvelles sous étude et l'analyse de ladite traduction compose la deuxième partie du mémoire. Finalement, nous nous servirons de la réflexion d'Antoine Berman et ses « tendances déformantes » pour montrer comment une traduction peut dévier de la source, en analysant les cas où nous avons réussi à éviter une déformation, de même que les cas où une déformation était nécessaire.

## Traduction et traductologie

Depuis l'épisode biblique de la tour de Babel, les gens ont besoin de communiquer avec des locuteurs d'autres langues pour faire passer un message. Guidère pointe vers une autre légende biblique, celle de la Septante, selon laquelle soixante-douze savants juifs, repartis en binômes, ont traduit intégralement et séparément l'Ancien Testament sur demande du pharaon Ptolémée pour produire trente-six versions miraculeusement identiques en grec (Guidère 2016 : 20). Mais avec chaque traduction suivante de la Bible, nous trouvons bien de différentes traductions au

cours des siècles. Mais si nous avons la même source, ne devraient-elles pas toutes produire le même résultat?

La traductologie, discipline étudiant la traduction, parfois appelée « la science (logos) de la traduction (tracto) » (Raková 2014 : 9), ne cesse de se poser des questions sur la nature du procès de traduction. Le nom de cette discipline encore très jeune est formulé par Jean-René Ladmiral dans son ouvrage *Traduire : théorèmes pour la traduction* (1979). En 1972, James Holmes définit les objectifs de la traductologie, soit de décrire les phénomènes traductionnels, et de proposer des théories explicatives et prédictives pour ces phénomènes. Holmes divise la discipline en deux branches, la traductologie théorique et la traductologie appliquée. La traductologie théorique élabore les théories, décrit les phénomènes et définit les principes explicatifs, alors que la traductologie appliquée développe les outils d'aide, critique la traduction ou bien concerne la didactique de la traduction (Guidère 2016 : 9).

La traductologie descriptive, au sein de la traductologie théorique, se divise à son tour en traductologie orientée produit, concentrée sur les résultats du processus traductionnel ; en traductologie orientée fonction, étudiant la réception des textes ; et en traductologie orientée processus, s'intéressant aux processus cognitifs permettant l'acte de la traduction (Raková 2014 : 16). Selon Holmes, l'étude traductologique peut être « générale », c'est-à-dire embrasser la totalité de la discipline, ou bien « restreinte » à certains domaines, types de textes, problèmes spécifiques ou époques historiques (Guidère 2016 : 9).

Tandis que l'approche littéraire, la réflexion sur la traduction littéraire, profite d'une tradition datant dès l'Antiquité et les travaux de Cicéro et Horace (ibid. : 21), l'approche linguistique à la traduction date des années 1950-1960. Même si la discipline est encore jeune, les praticiens se sont interrogés sur la pratique traductive depuis qu'elle existe. Ils y existaient et existent encore de nombreuses écoles de pensée essayant de donner une définition juste à la notion de traduction.

Mais qu'est-ce que la traduction ? Définir ce que c'est exactement n'est pas facile, bien qu'il soit possible de décrire son but : transmettre le message d'une langue à une autre le plus fidèlement possible. L'origine du nom *traduction* se trouve dans le verbe latin *trādūcō*, (3, -ūxī, -uctum), signifiant *conduire au-delà, faire passer, traverser*. Le verbe traduire apparaît en français au XVI<sup>e</sup> siècle avec l'humaniste, lexicographe et traducteur Robert Estienne qui l'utilise, et l'année suivante, nous rencontrons déjà les mots *traduction* et *traducteur* (ibid. : 16).

Selon Jean-René Ladmiral, « la traduction fait passer un message d'une langue de départ (LD) ou langue-source dans une langue d'arrivée (LA) ou langue-cible » (Ladmiral 1994 : 11). La traduction désigne en même temps la pratique traduisante, l'activité du traducteur et le résultat de cette activité.

Toutes les personnes qui parlent deux langues ne peuvent être traducteurs, le fait de connaître des mots et les remplacer par leur forme équivalente en une autre langue ne signifie pas que la traduction véhiculera le même message, un peu comme le fait de pouvoir compter jusqu'à 10 ne veut pas dire que nous maîtrisons les mathématiques, même si nous connaissons tous les chiffres. Si les mots et les concepts pouvaient toujours être traduits et remplacés par ses équivalents dans une autre langue quelconque, la traduction serait facile. Mais tel n'est pas le cas. En effet, Georges Mounin explique que « les langues n'existent pas comme des calques de la réalité universelle, mais que chacune correspond à une organisation particulière des données de l'expérience humaine » (Mounin 1976 : 61) – la langue et la réalité extra langagière vont main dans la main.

Une question qui est posée souvent est de savoir si la traduction est possible.

Mounin postule que les arguments contre la traduction sont fondés sur le fait que la traduction n'est pas l'original (Mounin 1955 : 7). Ricœur (2004 : 25) suggère que la diversité des langues exprime une hétérogénéité radicale, ce qui devrait empêcher la traduction. Les choses que nous pouvons trouver dans une langue et une culture peuvent être ignorées par l'autre, mais il y a ce que Mounin appelle les universaux cosmogoniques qui existent partout, ou les universaux de langage présents dans toutes les langues et qui peuvent se traduire. Paradoxalement, il conclut que, bien qu'ils doutent de la possibilité de la traduction, les traducteurs traduisent quand même. Donc, la traduction du point de vue de la théorie ne semble pas possible, mais en pratique elle l'est : poussés par la curiosité du « désir de traduire » les gens ont toujours traduit (Ricœur 2004 : 38).

Ricœur propose une l'alternative à la question de l'impossibilité de traduire – la traduisibilité contre l'intraduisibilité. Selon Rosenzweig « traduire, c'est servir deux maîtres: l'étranger dans son œuvre, le lecteur dans son désir d'appropriation » (ibid. : 9), ou le traducteur est limité par un vœu de fidélité et un soupçon de trahison. Ce qui est sûr, c'est que nous n'atteindrons jamais une traduction « parfaite ».

Cicéron, déjà en l'an 46 av. J.-C., distinguait deux types de traduction, traduction *verbum pro verbo* (mot à mot) et de la traduction *ut orator* (il s'y trouve les interventions dans le texte, qui

le rendent plus accessible au lecteur). Entre eux, il opte pour le second type. C'est le début des idées qui sont à la base des deux camps que nous trouvons aujourd'hui, soit les sourciers et les ciblistes, selon les termes conçus par Ladmiral en 1983. Les sourciers cherchent à être le plus fidèles au texte source, au ton et au style de l'auteur et à la langue de départ, alors que les ciblistes, contrairement, donnent plus d'importance à la langue cible et tolèrent des reformulations du texte pour le rendre le plus proche de la culture d'accueil, fidèle à l'esprit de la langue cible. L'opposition entre eux n'est pas une question d' « une fidélité plus ou moins grande, mais entre deux modes de fidélité » (Ladmiral 2014 : 18).

Selon Mounin, face au problème d'avoir une traduction libre et élégante ou littérale et fidèle il faut satisfaire les deux pôles en même temps. Il affirme que « la traduction consiste à produire dans la langue d'arrivée l'équivalent naturel le plus proche du message de la langue de départ, d'abord quant à la signification puis quant au style » (Mounin 1976 : 12). Il explique son idée par la métaphore des verres transparents et des verres colorés. Les verres transparents correspondent à l'idée des ciblistes - les traductions qui ne sentent pas la traduction. Le texte doit se conformer à la langue cible, et au public pour lequel il a été traduit. Par contre, les verres colorés, l'idée des sourciers, signifient qu'il faut respecter le texte original. Le texte est compréhensible, mais ne respecte pas l'esprit de la langue cible et le public comprend qu'il s'agit d'une traduction.

## **Sur la littérature québécoise francophone**

A la suite du terme « Canadien français », aujourd'hui on rencontre celui de « Franco-Canadien » opposé au « Canadien anglais » et « Anglo-Canadien » (Le Calvé Ivičević 2017a : 90). Le premier terme désigne les Canadiens dont les ancêtres étaient colons en Nouvelle-France (environ 15% de la population du Canada), alors que le second entend tout Canadien parlant le français, synonyme du « Canadien francophone » (environ 30% de la population), dont 6 millions habitent au Québec, la seule province canadienne à avoir le français comme seule langue officielle, qui est donc le centre de la culture canadienne française. L'appellation « québécois » désigne le français tel qu'est utilisé au Québec et qui diffère du français de l'Hexagone par sa prononciation et par son vocabulaire. Il est aussi distinct du joul, le sociolecte utilisé par la classe laborieuse de Montréal des années 1960 et 1970. L'utilisation de l'appellation « Québécois » pour les habitants du Québec est devenue dominante dans les années 1960. Québécois a d'abord désigné les habitants de la ville de Québec et plus tard les habitants de l'ancienne Nouvelle-France, excluant les minorités francophones du Canada mais

incluant les anglophones du Québec (Rioux, 1974). La littérature québécoise est, finalement, celle qui est créée au Québec ou par les Québécois, que ce soit en français ou anglais, mais dans ce mémoire nous nous référerons aux Québécois francophones quand nous utilisons l'adjectif Québécois et nous ne traiterons que la littérature écrite en français. Elle fait partie de la littérature canadienne et de la littérature francophone, et est proche des autres littératures francophones au Canada et en Amérique du Nord (littératures franco-ontarienne, acadienne...).

La littérature québécoise s'est trouvée longtemps dans la situation d'une littérature « jeune » qui hésite sur son statut, son identité et sa spécificité culturelle, mais elle est aujourd'hui autonome dans le cadre de la francophonie. Bien que la littérature québécoise partage une même langue avec la littérature franco-européenne, elle se développe dans un contexte tout à fait différent. La culture québécoise est véritablement isolée dans un pays majoritairement anglophone auquel elle est liée géographiquement, tout en gardant historiquement et linguistiquement un rapport fort avec un pays de l'autre côté de l'océan. Elle est donc une culture minoritaire, bien qu'elle soit reconnue comme une des cultures dominantes du Canada. Cette « petite » culture minoritaire est celle d'un peuple dont la culture n'est pas (ou plus) dominante dans son propre pays et qui suppose une collectivité plus ou moins sujette à la discrimination, la subordination, l'exclusion sur « critères culturels » (Hovanessian, 1998). Néanmoins, les Québécois sont eux aussi descendants des colons européens, ce qui fait que leur culture est en même temps colonisatrice (envers les Premières Nations) et colonisé (par les Anglais).

L'histoire de la littérature francophone en Amérique du Nord trouve ses origines dans les premiers « écrits de la Nouvelle-France », un terme générique qui recouvre tout ce qui est produit pendant le période du régime français, comme les récits de voyage, correspondances, écrits spirituels, relations des Jésuites, mais qui ne comportent pas de littérature proprement dite. Les premières explorations du golfe du Saint-Laurent par Jacques Cartier, qui donnera le nom « Canada » aux territoires sur ses côtes, y compris les locations des villes de Montréal et Québec actuelles (sur les sites des villes autochtones à l'époque, Hochelaga et Stadaconé respectivement), suscitent des récits de voyage relatant ses expériences – le manuscrit original rédigé en 1534, aujourd'hui considéré comme perdu, et le *Bref Récit* datant de 1545 attribué à Jehan Poullet, secrétaire de l'expédition. La langue et la culture française se répandent en Amérique du Nord, mais contrairement aux efforts coloniaux des autres pouvoirs européens, la France investit très peu dans la croissance et le développement de ses colonies, et c'est pourquoi le nombre des colons reste relativement bas depuis les deux cent ans sous leur souveraineté.

En 1663 le Canada devient une colonie royale sous Louis XIV, et c'est là quand l'identité canadienne a déjà commencé à se former et vers 1680, ceux qui étaient nés en Nouvelle-France deviennent plus nombreux que ceux qui étaient nés en France – ce nouveau groupe francophone s'appela d'abord Canadien (Rioux 1974). La cession française de la Nouvelle-France (L'Acadie, le Canada et la Louisiane) par le Traité de Paris aux Anglais se produit en 1763, ainsi terminant la Guerre de Sept ans qui opposait l'Autriche, avec laquelle la France était alliée, contre la Prusse et son allié, la Grande-Bretagne. Les possessions canadiennes n'avaient pas de grande valeur économique pour la France métropolitaine et, suite à sa défaite dans la guerre, se débarrasser de, selon Voltaire, « quelques arpents de neige » (mentionné dans son roman *Candide*, 1758) nuit beaucoup moins à la France que de perdre ses riches colonies caribéennes, qu'elle décide de garder. Avec ce changement de mains, la langue et la culture anglaise deviennent dominantes en Amérique de Nord, la France perdant son empire colonial sur le continent. Les élites quittent massivement la région pour l'Europe alors que les nouveaux-maîtres anglophones dominent la vie politique, économique et sociale.

Entre la période de la cession du territoire et le XIX<sup>e</sup> siècle une rupture avec le passé crée un traumatisme dans la société – la pensée à l'époque est « incomplète, tronquée, puérile, à la remorque des influences étrangères ou se réfugiant dans un isolationnisme stérile » (Brunet 1958 : 114). Le Canadien français vient à douter de lui-même et de sa culture, puis se résigne à la servitude, honteux de soi-même au point de l'autophobie : « Nous sommes étrangers à nous-mêmes. Le premier et le pire ennemi du Canadien français, c'est lui-même » (Lavigne 2007 : 39). La population est rurale, illettrée, et sous l'influence de l'Église. Les piliers sur lesquels la culture canadienne-française se forme dans les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles sont : la défense de la langue française, la religion catholique, la poursuite de la souveraineté et la protection de leur sol natal (Le Calvé Ivičević 2017a : 91), et le peuple montre une résistance aux changements, la volonté de ne pas plier le genou face aux situations défavorables et la peur d'être effacé et assimilé par la culture anglaise plus répandue et dominante.

Les écrivains jouent un rôle important dans la recherche d'une identité nationale. La littérature québécoise en XIX<sup>e</sup> siècle s'oriente principalement vers deux genres en particulier, l'histoire et les romans de la terre. Par ces deux formes les écrivains enracinent dans leur lectorat les idées d'attachement à la terre, de défense de la langue et de la religion, de protection de l'héritage français, et desservent les aspirations du groupe avec ses désirs et ses exigences comme étant plus importante que les espoirs et idées individuels : cette conception du rôle de la littérature s'ancra dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et ces motifs survivront dans les travaux littéraires

jusqu'à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle (comme *Maria Chapdelaine*, l'œuvre classique d'un auteur français, Louis Hémon, parue en 1913 mais largement ignorée jusqu'aux années 1920, où elle connaît un succès mondial).

Le roman de la terre est un genre très populaire au cours d'un siècle entier, qui propage les valeurs de la terre, de la religion, de la langue et de la famille. La campagne y est perçue comme un lieu idéalisé, qui assure bonheur à celui qui y vit : il est nécessaire de rester fidèle à ses racines et à la terre ancestrale. La campagne est opposée à la ville, présentée comme un enfer du vice qui conduit à l'échec de ceux qui décident de s'y installer. *La terre paternelle* de Patrice Lacombe (1846) est considérée comme le prototype de ce genre, concevant la terre comme un espace romanesque parfait et non problématique (Boivin 2006 : 35). Le genre s'achève par les romans *Trente arpents* de Ringuet (1938), le triptyque de Germaine Guèvremont *En pleine terre* (1942), *Le Survenant* (1945) et *Marie-Didace* (1947) et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais (1965) qui mettent fin à l'idée de la terre comme le plus grand idéal. Dans leurs récits, la terre représente le passé ; l'avenir, en revanche, appartient aux grands villes, tels que Montréal ou Québec, qui posaient d'innombrables dangers aux héros d'autrefois. L'idéalisme des romans de la terre est succédé par le réalisme des romans urbains et des romans psychologiques après 1945 (ibid. : 37).

Les années 1940 et 1950 apportent un période de la Grande noirceur sous le premier ministre Duplessis. Le pays plonge dans le conservatisme et le nationalisme qui s'appuient sur l'élite clérico-bourgeoise qui soutient le pouvoir colonial en faisant perdurer les mythes religieux qui légitiment la soumission du groupe. Pour les collaborateurs de la revue *Parti pris* – front de libération intellectuelle – le nationalisme traditionaliste n'est alors qu'un symptôme de la situation coloniale du Canada français. Ils s'opposent à l'idée principale qui conduit la société, de simplement exister et de survivre, dans une triple aliénation (politique, économique et culturelle), au lieu d'inventer. Ils soulignent que « la condition coloniale ne peut être aménagée; tel un carcan, elle ne peut qu'être brisée » (Lavigne 2007 : 6) en faisant comprendre au peuple que ses valeurs ne sont pas les siennes, mais imposées subtilement par le colonisateur anglo-saxon, et qu'elles doivent être détruites afin de rendre le Québécois présent à lui-même.

Dans la période suivant la Deuxième guerre mondiale une grande part de la population quitte la campagne pour s'installer dans de grands centres métropolitains. L'urbanisation et l'industrialisation changent ce système de valeurs où tout tournait autour la terre ancestrale. Dans la littérature, les personnages aussi déménagent dans la grande ville mais se perdent dans ce processus. Tels sont les personnages dans le roman de Gabrielle Roy paru en 1945, *Bonheur*

*d'occasion*, ainsi que les romans d'autres auteurs qui vont suivre dans les années 1960 et 1970. « C'est la première fois qu'un artiste va donner une image des Québécois francophones, prolétaires et miséreux qui vivent en ville. Auparavant, on avait une image du terroir. On peignait le Québécois comme étant un être prioritairement rural » (Harvey 2005). Montréal y occupe une place importante et représente le centre de la québécoité, mais elle est aussi pluriculturelle, un lieu où se mélangent des cultures et des langues.

Après la Grande noirceur, on voit se produire la Révolution tranquille. La société devient moins rigide suite à la décléricalisation de l'État, à la montée en puissance des mouvements syndicalistes et à la libéralisation des mœurs sous la devise « Maîtres chez nous » (Le Calvé Ivičević 2017a : 91). Québec voit surgir une conscience nationale accompagnée par une nouvelle recherche identitaire. Cette identité québécoise est définie par le slogan « Ni Français, ni Américains. Spécifiquement Québécois », la « québécoité » naît de ce processus de restructuration. Les communautés des Canadiens français dans les autres provinces du pays forment aussi ses propres identités (Franco-Ontariens, Franco-Albertains etc.) (ibid.).

La question qui se soulève dans les années 1960 est celle de la langue que sera utilisée pour écrire, une langue « à soi » qui unira le peuple québécois – cette détermination linguistique met les écrivains à la tête du mouvement néo-nationaliste. La décision d'utiliser le joual, sociolecte des classes défavorisées de Montréal, en tant qu'outil politique et comme langue principale dans la littérature, apporte la preuve simultanément de l'originalité de la culture et de son statut de colonisé.

Jusqu'aux années 1960, c'étaient les descendants des premiers colons français qui formaient la base de la francophonie au Canada, mais en 1967 l'immigration se répand et commence à inclure des francophones caribéens, arabes et africains (Le Calvé Ivičević 2017a : 90). C'est pourquoi vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle apparaissent sur la scène littéraire les « néo-québécois », voix internationales de ceux qui ne partagent pas les racines francophones anciennes. Ils apportent de nouvelles perspectives à une culture progressivement plus ouverte. Ces « écritures migrantes », comme les appelle le poète Robert Berrouët-Oriol (Berrouët-Oriol 1986 : 20), traitent des sujets tels que le métissage, la perte d'identité et les connexions avec ses racines ou la confrontation entre les cultures, avec des auteurs d'origines haïtienne, chinoise, italienne etc. trouvant leur place au Québec, ou bien la littérature indigène écrite en français. Selon Pierre Nepveu, « [l'] écriture migrante a l'avantage de pointer déjà vers une pratique esthétique, dimension évidemment fondamentale pour la littérature actuelle » (Nepveu 1988 : 234). Ainsi, la littérature accède à l'universalité des thèmes qu'elle couvre, non plus concentrée

exclusivement sur les thèmes sermonneurs de la défense contre les anglophones et sur des grands récits du texte national que souhaitait Godbout dans les années 70 (« ...la vanité de tenter une création littéraire personnelle dans un pays à l'identité incertaine qui condamne l'écrivain à faire d'abord et avant tout œuvre collective, à participer au *texte national* » [Pont-Humbert 2005 : 98]). Les sujets abordés ne concernent plus des grands desseins politiques et préfèrent parler à la première personne de sujets individuels.

Aujourd'hui, le Québec possède une culture qui diffère de celles qui l'entourent et avec lesquelles il y avait des connexions historiques et linguistiques, mais qui est fortement liée à la langue. La langue française constitue une dimension intégrale et signifiante de la revendication identitaire du peuple québécois, ce qui le différencie du reste du Canada (Le Calvé Ivičević 2017b : 12) et la littérature est un des moyens de la propager et de la faire survivre. « La littérature a été avant tout un instrument de combat social ou politique, un refuge », dit Jean-Charles Falardeau en 1974 (Pont-Humbert 2005 : 98). Mais la littérature québécoise offre une perspective périphérique dans le cadre de la littérature francophone, qui est, au moins du point de vue eurocentriste, toujours dominée par la culture de la France. Néanmoins il ne faut pas tomber dans le piège de la penser comme une extension de la littérature française. Bien qu'il ait fallu du temps pour trouver sa propre voix, ses propres thèmes, idées et idéales, la littérature québécoise est aujourd'hui une littérature à part entière, quoique mal représentée et mal reconnue hors de ses limites géographiques et linguistiques.

Par exemple, la littérature francophone du Canada, y compris la littérature québécoise, n'est pas trop connue en Croatie, et même les recueils de nouvelles (anthologies) canadiennes publiés en Croatie<sup>1</sup> n'incluent pas un seul auteur francophone, les seuls représentants de la littérature canadienne étant les auteurs anglophones. Le Canada est perçu comme un pays anglophone et il apparaît qu'en Croatie nous voyons persister « l'image du modèle traditionnel de l'espace francophone avec [...] la France qui dominerait les périphéries francophones - européenne, américaine ou africaine, [image qui] reste profondément ancrée dans les esprits » (Le Calvé Ivičević 2017b : 7) qui empêche le public croate de reconnaître le pluricentrisme de la littérature francophone.

La littérature québécoise est traduite en croate très rarement, et Le Calvé Ivičević (2017b) donne la liste de toutes les œuvres littéraires québécoises qui ont été publiées sous ces latitudes, que

---

<sup>1</sup> *Antologija kanadske pripovijetke* de Branko Gurjup et Ljiljanka Lovrinčević (1991), *Život na sjeveru : Antologija kanadske kratke priče* par Antonia Primorac (2009)

l'on peut compter sur les doigts des deux mains. La première traduction arrive en 1960, avec *Agaguk : roman o eskimima* par Yves Thériault (1958), traduit par Srećko Džamonja. Le Calvé Ivičević inclut dans cette liste aussi des publications sorties dans d'autres parties de la Yougoslavie en serbo-croate et même en alphabet cyrillique, tels que l'anthologie de contes populaires canadiens *Kanadske narodne bajke* réalisée en 1963 par Slobodan Petković ou la première traduction de *Maria Chapdelaine*, réalisée en 1936 par Vladimir Spasojević. Quant à la Croatie indépendante, on trouve six titres publiés entre 2001 et 2010 très disparates<sup>2</sup>, ce qui montre un manque de politique éditoriale, et il semble que toutes ces publications étaient des choix ponctuels (ibid.).

Ainsi la littérature québécoise reste inaccessible pour le lectorat croate, qui devrait faire beaucoup d'efforts pour prendre connaissance d'une culture « exotique » et méconnue dont il entend parler rarement.

## Sur l'auteure

Monique Proulx, écrivaine et scénariste canadienne, naît à Québec en 1952.

À l'âge de 16 ans, Proulx est influencée par le roman *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme, qu'elle considère comme un point tournant qui lui permet d'écrire spontanément et poétiquement « comme on est, à partir de ce qu'on est »<sup>3</sup>, c'est-à-dire avec un point de vue spécifiquement québécois. Dès l'enfance, elle savait qu'elle voulait devenir écrivaine (Proulx 2010 : 626) et elle obtient un baccalauréat en littérature et en théâtre de l'Université Laval. Elle travaille en tant qu'agent d'information à l'Université du Québec avant de décider de quitter son emploi pour écrire sa première œuvre, le recueil de nouvelles *Sans cœur et sans reproche*, qui sort en 1983. Son premier roman, *Le Sexe des étoiles* sort en 1993 et est adapté à l'écran trois ans plus tard, Proulx elle-même écrit le scénario. Le film gagne plusieurs prix, y compris le Prix du meilleur film Canadien au Festival des films du monde de Montréal, le Prix du public au 3<sup>e</sup> Festival du cinéma québécois de Blois (France), le Prix de la critique et le Grand Prix du Festival de Marseille, le Grand Prix du public au Festival de Vancouver et le Prix du meilleur

---

<sup>2</sup> *Le petit prince retrouvé* de Jean-Pierre Davidts (1998) ; *Témoignage de Marie de L'incarnation, Ursuline de Tours et de Québec* (2002) ; *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy (2003), *L'enfant chargé de songes* d'Anne Hébert (2006) ; *La Gloire de Cassiodore* de Monique LaRue (2007) ; *Les Grandes marées* de Jacques Poulin (2009)

<sup>3</sup> Radio Canada 2015

scénario au Festival international de Chicago. *Le sexe des étoiles* reçoit aussi une nomination pour les Oscars dans la catégorie « Meilleur film de langue étrangère » en 1994.

Proulx a remporté plusieurs prix littéraires, tels que le *Prix littéraire Radio-Canada* et le *Prix littéraire Adrienne Choquette* (1983), le *Signet d'Or de Plaisir de Lire* et le *Prix Québec-Paris* (1993), le *Prix des Libraires du Québec* et le *Prix Littéraire Desjardins* (1994). Elle a été présélectionnée deux fois pour le *Prix du Gouverneur général* pour fiction en langue française. Sa contribution à l'enrichissement de la culture de langue française est reconnue par l'Office québécois de la langue française, qui lui décerne le Mérite du français dans la culture en 2017.

Jusqu'à aujourd'hui, son opus inclut cinq romans : *Le sexe des étoiles* (1987), *Homme invisible à la fenêtre* (1993), *Le cœur est un muscle involontaire* (2002), *Champagne* (2008) et *Ce qu'il reste de moi* (2015), ainsi que deux recueils de nouvelles : *Sans cœur et sans reproche* (1987) et *Les Aurores montréalaises* (1996). En tant que scénariste, Proulx a écrit des scénarios pour cinq films, dont deux d'après ses propres romans (le susmentionné *Le Sexe des étoiles* et *Souvenirs intimes*, une adaptation de son roman *Homme invisible à la fenêtre*). Elle a également écrit deux pièces de théâtre, *Mesdames et messieurs, l'hymne national* et *Vie et mort des souris vertes* (1980). Proulx admet qu'elle se comporte dans son travail comme un chercheur dans son laboratoire, « s'aventurant dans l'inconnu sans savoir exactement ce qu'elle va trouver »<sup>4</sup>. Dans ses œuvres, elle montre une galerie de citoyens urbains habitant à Montréal, qui joue toujours un rôle au moins aussi important que ses personnages. La ville est pour Proulx sa source d'inspiration depuis plus de trente ans, une entité vivante, qui change perpétuellement, chaotique et solidaire, ouverte aux différences et aux marginaux, façonnée par les gens qui y habitent.<sup>5</sup>

## Sur *Les Aurores montréalaises*

L'œuvre sur laquelle nous allons baser notre analyse traductologique est le recueil de nouvelles *Les Aurores montréalaises* par Monique Proulx, paru en 1996. Chaque nouvelle y présente un court aperçu dans la vie des Montréalais, chacune d'elles se concentrant sur un personnage et un point de vue différent – les sujets abordés sont variés aussi, tels que les thèmes de la prostitution, des sans domicile fixe, des immigrés etc.

---

<sup>4</sup> Radio Canada 2016

<sup>5</sup> *ibid.*

À l’instar des autres écrivains québécois des années 90, Monique Proulx analyse l’entièreté de la société occidentale à travers plusieurs points de vue et leurs expériences différentes, ne se préoccupant pas des questions relatives à la politique, comme de l’identité ou de l’indépendance. A ce titre, Monique Proulx se situe dans l’évolution de la littérature québécoise, où :

« [l]es écrivains se désintéressent du politique – ou du moins y participent en tant que citoyens et non plus en tant que porte-paroles pour s’engager dans des voies de recherche plus personnelles (...) Le Québec et sa littérature ont définitivement acquis une universalité qui autorise une évocation des thèmes devenus traditionnels depuis une trentaine d’années. » (C. Pont-Humbert, 2005 : 111)

Son écriture relève donc d’un courant « libéré » de sa littérature et Proulx préfère être un transmetteur de liberté, de tolérance, de révolution interne, jouer sur un terrain où le politique est moins fort que l’émotion, et contribuer à rendre l’humanité meilleure ou plus heureuse<sup>6</sup>.

Le titre du recueil rappelle d’une part les aurores boréales, phénomène naturel qui apparaît dans le ciel du nord la nuit, et la ville de Montréal de l’autre. En effet, l’auteure a délaissé la forme traditionnelle de l’adjectif (« montréalaises ») pour une forme néologique évoquant le mot « boréales », terme qui est normalement associé aux « aurores » (Shirinian 2001 : 3).

Déjà connues depuis des milliers d’années, les peuples indigènes du nord de l’Europe et de l’Amérique du Nord croyaient que les aurores étaient des présages chanceux ou malheureux. Pour les Inuits, elles représentaient le paradis, les âmes des décédés allumant leurs torches et murmurant tout bas pour guider les nouveaux-venus par la lumière et les craquements qui peuvent s’entendre. Pour les peuples algonquins, elles étaient les feux laissés par le Créateur pour que les gens se souviennent de lui. Les autres y voyaient la danse des animaux de la région, comme les cerfs, les ours, les saumons<sup>7</sup>. C’est un jeu animé de la nature, impressionnant et terrible, face auquel le spectateur peut se sentir minuscule et insignifiant. Dans le ciel les « lumières du nord » laissent voir de nombreuses couleurs de la nature, alors que sur la terre la source de la lumière, ce sont les villes.

La lumière de la ville vient des personnages eux-mêmes, et ce sont eux qui l’éclairent chacun à sa manière et avec sa propre couleur. La ville de Montréal relie les histoires personnelles des gens très divers figurant dans les nouvelles, où la ville se révèle quasiment comme un être

---

<sup>6</sup> Radio Canada 2015

<sup>7</sup> Folklore of the Aurora

vivant, continuellement changeant son visage, comme la décrit le héros de la nouvelle éponyme de ce recueil, Laurel, dans *Les Aurores montréalaises*. C'est une ville multiculturelle, accueillant avec chaque jour qui passe de plus en plus de gens y venant à la poursuite du bonheur. Les personnages sont donc très loin de ceux qui étaient présents dans la littérature québécoise jusqu'à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et dans les romans de la terre où la grande ville n'apporte que misère et corruption des valeurs.

Proulx est néanmoins réaliste dans sa peinture de la ville et de la société québécoise : les deux ont ses défauts, ni l'une ni l'autre n'est idéale. Le Montréal des *Aurores montréalaises* est un produit de l'époque – une ville de la fin du siècle, prête à accueillir le nouveau millénaire. Les cultures y convergent et l'identité collective est en train de se redéfinir. Le paysage culturel a beaucoup changé de celui des frontières strictes entre un Montréal anglophone et un Montréal francophone avec l'arrivée des vagues d'« autres », des « noirs », des « jaunes », des « rouges », auxquels Proulx dédie quelques nouvelles du recueil (*Noir et blanc*, *Jaune et blanc*, *Rouge et blanc*). La race et la langue des immigrants qui s'opposent à celles des « Québécois de souche », les « Blancs », ne sont pas les seules choses qui définissent les « autres ». Dans d'autres nouvelles c'est l'opposition par le statut économique (*La classe laborieuse*), l'opposition entre les hommes et les femmes (*Léa et Paul*, par exemple), les enfants contre les parents (*Le passage*), ou l'individu contre la société (*Les Aurores montréalaises*) et d'autres. Néanmoins, Montréal ne se révèle pas tout à fait comme la terre promise des « happy ends » garantis : les histoires personnelles n'aboutissent pas toujours à une vie heureuse jusqu'à la fin des temps et peuvent, au contraire, être très brutales et même déshumaniser ceux qui y échouent, jusqu'à les réduire à des objets (*Ça*) ou les mener à essayer de se suicider pour leur non-appartenance à une société qui ne les reconnaît pas (*Rouge et blanc*).

Hotel explique le choix du genre littéraire des nouvelles par le fait que le sujet des *Aurores montréalaises*, la ville de Montréal, est trop complexe, trop changeant pour se laisser enfermer dans la rigueur structurelle que demanderait un roman. Le recueil de nouvelles permet de traduire la perception fragmentaire d'un monde en perpétuel changement et de rendre compte des limites, de l'impossibilité ou du refus d'une vision du monde unifiée, synthétique (Hotel 2008 : 115). Monique Proulx construit ses nouvelles comme des univers disparates et comme si chacun d'eux était un roman ; alors que ses personnages ne peuvent pas aller loin, ils sont construits avec autant de profondeur que dans un roman (Proulx 2010 : 629).

Nous pouvons retrouver du présent partout dans ses nouvelles, un temps qui marque le moment de l'énonciation. « C'est un présent des verbes que l'on ne peut opposer ni à un passé ni à un

futur, il est une forme temporelle “zéro“ ou encore présent générique. Les énoncés prennent, de cette manière, une valeur générique et construisent des univers où il n’y a aucune temporalité » (Amrane 2009 : 159). Cela montre que l’ouvrage appartient aux courants du roman québécois ou l’auteur québécois traite finalement des thèmes les plus intimes et les plus universels.

Le style de Proulx est ponctué par des phrases longues, où les idées et actions diverses sont groupées ensemble bien qu’elles aient pu être traitées en plusieurs phrases indépendantes. Ces phrases complexes sont composées de nombreuses propositions au point d’occuper plusieurs lignes. Dans ces phrases longues se révèle une autre tendance de l’auteure, celle de lister des idées et motifs sans beaucoup de contexte, même sans verbes (« Soudain, un paysan, dans son champ, à côté de son âne et d’une centaine de plants de tomates. »). Alors que çà et là on peut trouver des phrases où il semble manquer des signes de ponctuation, comme les virgules, celles-ci semblent figurer en abondance dans le reste du texte, principalement dans ses phrases « collées » pour créer un effet stylistique en enchaînant les motifs (« Ils sont là, au milieu de tout ça, le feu qui danse sur la grève, la lune, le lac engourdi par la nuit, le chant du huard ... »). Notable est aussi la répétition de certains éléments de la phrase, par laquelle l’auteure insiste sur l’impression d’une scène chaotique (« Ça gesticule, ça criaille, ça photographie, ça sautille sur les pierres sacrées, ça attend.... »), ou de répétition frénétique (« ce n’est rien, dors, ce n’est rien rien »). Ce style est très « touffu », plein d’images et métaphores, quelquefois semblant en désordre même, et cela parfois gêne la lisibilité.

Pour notre analyse, parmi les vingt-six nouvelles qui forment le recueil, nous allons en choisir trois – les nouvelles *Léa et Paul*, par exemple, *Les aurores montréalaises* et *Rouge et blanc*. Toutes les trois sont très différentes l’une de l’autre, le style d’écriture change ainsi que les formes des nouvelles et les points de vue depuis lesquels nous observons l’histoire se produire.

La première, *Léa et Paul*, par exemple, raconte une histoire d’amour dans une forme non-linéaire, et l’écrivaine nous permet de pénétrer dans la vie intime des deux amants comme s’il s’agissait des vignettes illustrant des moments-clés précis, certains bons, d’autres mauvais. Ces événements, ayant eu lieu au cours de quelques années, nous laissent imaginer ce qui aurait pu advenir pour arriver à un de ces moments.

La deuxième, la nouvelle éponyme *Les aurores montréalaises*, concerne un adolescent préoccupé par la défense de valeurs montréalaises contre les hordes de conquérants qui détruiront tout ce que la population francophone autochtone y avait construit. Laurel est un personnage d’une

autre époque, qui, de peur de se dissoudre dans l'autre, attribuent à la littérature la fonction de célébration de la langue française (Cusson 2002 : 82). La nouvelle est écrite dans un style plus accessible que la précédente, linéaire et avec un sujet qui est facile à suivre.

La troisième, *Rouge et blanc*, est écrite dans une forme de monologue. Il s'agit d'une prière exaspérée adressée à la déesse de la culture huronne (wendate), Aataentsic, créatrice et mère de l'humanité (Trigger 1976). La personne qui s'adresse à elle est une jeune femme amérindienne qui déplore la perte de sa culture face aux Blancs, qu'ils soient français ou anglais peu importe, puisqu'ils sont tous des ennemis dans la lutte pour la survie des populations indigènes.

# Traduction

## Léa et Paul, par exemple

*Février 1991. Après-midi*

Il y a eu les draps, les serviettes roses et mauves, la pile de nappes brodées, l'huile de bain aux pommes vertes, la vaisselle scandinave, les flûtes à champagne, les cocottes en argile véritable. Tout y a passé, scindé en deux comme sous effet d'un couperet maniaque, l'appartement ressemble à un gisement de pétrole que des spéculateurs s'arracheraient. Maintenant, ils sont dans la cuisine. Elle a ouvert un placard. Il suit le moindre de ses gestes à la loupe, un regard de limier incrédule.

- On ne va quand même pas se séparer les fines herbes, argue-t-il.
- Je les prends.

C'est ce qu'elle fait. La sauge, le fenouil, le basilic, tous les bocaux qu'il a pris la peine d'étiqueter en Letraset sur vinyle argenté se retrouvent en équilibre précaire entre ses bras. Il ne proteste pas tout de suite, par égard pour les bocaux, il attend qu'elle daigne bien les déposer quelque part, elle a toujours été un peu lente.

- Pas question que tu partes avec ça.
- C'est mes herbes. C'est toujours moi qui m'en suis occupée !
- C'est moi qui les ai fait sécher, les bocaux sont à moi !

## Léa i Paul, primjerice

*Veljača 1991. Poslijepodne.*

Prošli su zavjese, crvene i grimizne ručnike, hrpu vezenih stolnjaka, ulja za kupanje od zelene jabuke, skandinavske pribore za jelo, čaše za šampanjac, vatrostalne posude od prave gline. Sve je tud prošlo, podijeljeno napola kao da je potpalo pod manijakalno vitlajući mesarski nož, stan slični na naftno polje za koje se biju špekulanti. Sad su u kuhinji. Otvorila je kuhinjski ormarić. On slijedi i najmanji njen pokret kao pod povećalom, kao nepovjerljivi detektiv.

- Pa nećemo valjda i začine dijeliti, podbada ju.
- Ja ih uzimam.

Ona to i učini. Kadulja, komorač, bosiljak, sve staklenke koje je pomno označio letrasetom na srebrnom vinilu nesigurno love ravnotežu u njenim rukama. On se ne buni odmah, iz obzira prema staklenkama, čeka da ih se udostoji negdje odložiti, oduvijek je bila pomalo spora.

- Nema šanse da ih dobiješ ti.
- Moje su to biljke. Uvijek sam se ja o njima brinula!
- Ja sam ih sušio, staklenke su moje!

- Très bien. Je vais les transférer dans les sacs en plastique.
- Je n'ai pas de sacs en plastique !

Chien. Maudit chien. Elle tourne les mots dans sa tête, elle les palpe par en dedans, ils ont de l'étoffe, du moelleux qu'il ferait infiniment bon cracher. Elle se tait, momentanément.

- Je te rapporterai les bocaux plus tard, dit-elle.
- Non. Laisse-moi au moins le basilic. Le basilic et l'estragon.
- Tu le sais, c'est celles que j'aime le plus !
- OK. Je garde le fenouil et le basilic.
- Pourquoi le basilic ? Je ne te laisse pas le basilic.

La lumière les surprend de côté et les oblige à cligner des yeux. Ils ont le visage happé par quelque chose d'âcre et de purulent, la haine les fait frissonner sur place comme des animaux estropiés.

*Août 1988. Soir.*

Il lui touche le bras. Délicatement, du gras du pouce, un frôlement arachnéen dont elle pourrait ne pas se rendre compte. Elle est immédiatement sollicitée par lui, des radars dorment en dessous de sa peau qui ne se réveillent qu'à son contact – c'est ce qu'elle lui dit souvent, en tout cas, avec un gros rire de gorge pour combattre l'attendrissement. Il

- Super. Prebacit ću ih u plastične vrećice.
- Nemam plastičnih vrećica!

Gad. Jebeni gad. Prevrće riječi u glavi, prepipava ih u sebi, imaju teksturu, mekoću koja bi joj pružila tako beskrajno zadovoljstvo da ih ispljune. Zašuti na tren.

- Vratit ću ti staklenke kasnije, reče.
- Ne. Ostavi mi barem bosiljak. Bosiljak i estragon.
- Znaš da njih najviše volim!
- OK. Zadržat ću komorač i bosiljak.
- Zašto bosiljak? Ne ostavim ti bosiljak.

Svjetlo ih iznenadi sa strane i natjera ih da trepnu. Lica su im obuzeta nečim trpkim i gnojnim, od mržnje nepomično dršću, poput sakatih životinja.

*Kolovoz 1988. Večer.*

Dodiruje joj ruku. Blago, palcem, lagano ju okrzne, što bi mogla i ne osjetiti. Ona na njega odmah odgovora, pod kožom joj spavaju radari koji se bude tek njegovim dodirrom – ili mu makar tako često kaže, smijući se duboko i grleno, kako se ne bi raznježila. Pojača pritisak na njenu ruku. On osjeća kako joj pod odjećom zastajkuje zbunjujuća vrućina, klizne prstima niz

accentue la pression sur son bras. Il sent balbutier sous le tissu toute une chaleur infiniment troublante, il glisse les doigts le long de sa clavicule et atterrit en douceur sur le bout de ses seins, cette partie d'elle qui les galvanise autant l'un que l'autre. Elle porte toujours ses seins comme des bijoux, provocants et dressés à la moindre alerte. Elle sourit on dirait pour elle-même, elle laisse choir dans l'herbe des ciseaux les brins de persil de thym de marjolaine, elle enlève son chandail. Il lui prend les seins aussitôt, il n'a pas assez de ses deux main pour la pétrir et lui arracher de petits cris sauvages. Elle le regarde dans les yeux puis descend vers sa fermeture éclair, elle lui frotte l'entrejambe et fait exprès de toucher tout de suite là où c'est enflé et chaud, elle lui caresse le gland comme on ausculte du velours, avec émerveillement.

Ils tombent à genoux, fauchés par ce déferlement qui les dépasse, dans les senteurs affolantes du basilic, de l'estragon, ils s'arrachent leurs vêtements. Elle est si mouillée et convulsive que sa vulve louvoie et s'échappe entre ses doigts, elle lui mange le sexe jusqu'à la garde, ils sont ailleurs et nulle part à guerroyer magistralement pour que la vie ne les lâche jamais.

- Attends, dit-elle tout à coup.

Elle le tient à distance durant quelques secondes, oui, cela est incommensurablement bon, ce moment d'avant la jouissance mérite qu'on s'y attarde, tension extrême, désir

ključnu kost i nježno se zaustavi na njenim bradavicama, dio nje koji ih oboje podjednako uzbuđi. Dojke uvijek nosi poput nakita, provokativne i uspravne i na najmanji razlog. Ona se nasmiješi gotovo sama za sebe, pusti da u travu padnu škare, grančice peršina, mažurana i timijana, te skine pulover. Odmah ju zgrabi za dojke, ruke mu pohitaju mijesiti ih i iz nje mamiti male, divlje jecaje. Ona ga pogleda u oči prije no što spusti ruku prema njegovom smičku, trlja mu međunožje i namjerno točno ondje gdje je toplo i nabreknuto, zadivljeno mu miluje glavić kao da klizi niz baršun.

Padaju na koljena, pokošeni bujicom koja ih preplavlja, među zaludjućim mirisima bosiljka i estragona, trgaju sa sebe odjeću. Toliko je vlažna i migolji se da joj stidnica klizi i bježi pred njegovim prstima, ona mu guta spolovilo sve do korijena, posvuda su i nisu nigdje u junačkom naprezanju da ih život nikad ne napusti.

- Čekaj, kaže mu naglo.

Natjera ga da pričeka na par trenutaka, da, ovo je nemjerljivo ugodno, ovaj trenutak pred vrhuncem zaslužuje biti otegnut, krajnja napetost i razuzdana žudnja u kojoj se

échevelé qui fait s'entrechoquer chaque particule du corps, jamais nous ne serons plus vivants et plus intenses, rappelle-t'en toujours. Il la pénètre par-derrière, elle éclate avant lui et leurs cris roulent dans le noir jusqu'à la moelle des astres.

*Mars 1990. Nuit.*

Elle voit trembler une étoile par la fenêtre, au-dessus du mont Royal. C'est Véga, peut-être, ou la polaire, elle ne peut pas vérifier, le ciel est mangé par les lampadaires de la ville. Elle regarde ailleurs, juste en face du lit, par exemple. Il y a une sérigraphie sur le mur, un paysage marin d'une grande sérénité dont elle ne capte, dans l'obscurité, qu'une illusion de lumière. Elle ne sait plus sur quoi fixer ses yeux pour que quelque chose de rassurant l'étreigne : les choses familières se défilent, la nuit, pas moyen de compter sur elles.

Elle l'attend. Elle s'empêche de penser qu'elle l'attend, elle se dit plutôt qu'elle fait de l'insomnie. Il aura rencontré quelqu'un par hasard, un vieux chum rescapé de son adolescence, ils auront soupé ensemble dans l'euphorie, bu deux trois quatre digestifs, il aura simplement oublié de téléphoner, ce sont des choses qui arrivent. Ou une voiture. Elle voit une voiture oblongue et rouge surgir d'une intersection, elle s'efforce de penser à autre chose, mais la voiture fait tranquillement irruption dans sa tête et suit, vélocité et luisante, des méandres compliqués avant de l'emboutir,

sudaraju sve čestice tijela, nikad nećemo biti življima i moćnijima, zauvijek to zapamti. Ulazi u nju straga, ona svrši prije njega i njihovi se uzdasi pomalaju u tminu sve do srži zvijezda.

*Ožujak 1990. Noć.*

Kroz prozor promatra kako treperi zvijezda iznad Mont Royala. To je možda Vega, ili sjevernjača, ne može reći sa sigurnošću, nebo nagriza gradska rasvjeta. Pogled svrne drugamo, na primjer, preko puta kreveta. Na zidu se nalazi sitotisak, spokojan morski pejzaž od kojeg, u mraku, uspijeva razaznati tek privid svjetla. Ne zna kamo bi više gledala tražeći utjehu: poznate stvari noću uzmiču, ne možeš računati na njih.

Ona ga čeka. Suspreže se da ne misli da ga čeka, govori si da je posrijedi nesanica. Mora da je na nekog slučajno naletio, starog frenda kojeg nije vidio otkako je bio tinejdžer, u tom oduševljenju su zasigurno večerali skupa, popili dva-tri-četiri pićenca, mora da je jednostavno zaboravio nazvati, događaju se takve stvari. Ili je naletio auto. Vidi duguljast crveni auto kako se pomalja na križanju, tjera se misliti na štogod drugo, no taj auto potihopsjedaj njene misli i izvodi, brz i blještav, svakakve vratolomije prije nego li ga pokosi, njega koji uvijek prelazi cestu bez gledanja.

<p>lui qui traverse toujours la rue sans regarder. Elle ferme les yeux, elle est en proie à des images de corps abîmés qui se vident de leur sang dans des corridors d'hôpital, le sommeil ne viendra plus jamais. Il est trois heures du matin.</p> <p>Le téléphone sonne. Ses mains trouvent immédiatement les gestes pour décrocher, attendre.</p> <p>- C'est moi, dit-il.</p> <p>C'est lui. Il vit. Il ne semble pas saoul. Toute chose finit par trouver son explication rationnelle.</p> <p>- Tu ne dormais pas encore ?</p> <p>Sa voix chevrote, comme lorsqu'il y a une malaise. Elle connaît sa voix par cœur. Du coup, l'anxiété de la mort fait place à une autre, infiniment plus sournoise.</p> <p>- Écoute, dit-il. Écoute... - il lâche tout d'un trait, de peur de se faire interrompre ou de perdre le fil du discours qu'il a prémédité. – Je ne rentre pas cette nuit, je n'ai pas envie de rentrer, n'en fais pas un drame, on en a déjà parlé, ce n'est pas grave, c'est rien qu'une nuit, dors, ce n'est rien.</p> <p>C'est vrai, ils en ont déjà parlé. Ce sont des choses qui arrivent. Surtout, ne jamais mentir, ne pas partir en peur pour un incident épidermique. Ce sont des adultes. Les aventures sporadiques font souvent les couples forts.</p>	<p>Zatvori oči, no salijeću ju slike unakaženih tijela koja krvare u bolničkim hodnicima, neće opet moći zaspati. Tri je ujutro.</p> <p>Telefon zazvoni. Ruke joj polete javiti se.</p> <p>- Ja sam, kaže on.</p> <p>On je. Živ je. Ne zvuči pijano. Za sve uvijek ima neko racionalno objašnjenje.</p> <p>- Još ne spavaš?</p> <p>Glas mu podrhtava, kao uvijek kad mu je nelagodno. Dobro poznaje njegov glas. Odjednom, strah od smrti ustupa mjesto drugom, beskonačno prepredenijem.</p> <p>- Slušaj, kaže on. Slušaj... – sve izbaci iz sebe u jednom dahu, od bojazni da ga ne bi prekinula ili da ne izgubi tijekom razgovora koji je isplanirao. – Ne vraćam se doma večeras, ne vraća mi se doma, nemoj od ovoga raditi dramu, već smo o ovome pričali, nije strašno, ovo je samo na jednu noć, spavaj, nije ovo ništa.</p> <p>Istina, već su o ovome pričali. Događa se to. Ponad svega, nikad si ne lagati, ne strahovati od malo slučajne požude. Odrasli su ljudi. Usputne avanture često grade snažne parove.</p>
---	--

Elle se recouche en boule dans son lit. Elle ressent un grand ébahissement, qui l'engourdit. Elle se répète cent fois, pour mater les démons grimaçants qui l'observent, ce n'est rien, dors, ce n'est rien rien.

*Novembre 1989. Fin d'après-midi.*

Il a acheté des fleurs. De la bruyère, des lis chinois, du mimosa, une couple d'anthuriums rouges, il est très fier de l'harmonie ébouriffée que tout cela dessine au milieu de la table. Il a placé la bouteille de Roederer millésimée au réfrigérateur, à côté du confit de pétoncles et des homards. Rien n'est trop beau, certains jours, quand le cœur barbote dans l'allégresse et qu'il voit, daltonien, de l'indigo sous la pire des pluies battantes.

Il n'y a pas d'occasion spéciale, pourtant, aucun incident spectaculaire à fêter, rien qui ne soit déjà là, inscrit dans le quotidien. Ça l'a pris tout à coup cet après-midi au travail, il s'est mis à penser à elle, à eux. Et à l'autre, surtout, qui s'en vient, galopant et fendant vers l'univers : ils n'en voulaient pas, théoriquement, ils ne l'ont fait exprès. C'est comme ça que les enfants arrivent, la plupart du temps, dans l'hébétude générale. Il a accepté qu'elle l'accepte, il n'a rien montré de sa réticence, au début. Les boires, le braillage fatidique, le surmenage garanti, l'intimité rompue, toute la vie à faire à rebours, les inepties à recommencer par procuration, père-cigogne guignant d'un œil épouvanté les

Vrati se u krevet i sklopča se u klupko. Osjeća se zaprepašteno, omamljeno. Pokušava obuzdati zaglušujuće cerekanje demonâ stoput si ponavljajući nije to ništa, spavaj, ništa nije to ništa.

*Studeni 1989. Kasno poslijepodne.*

Kupio je cvijeće. Vrijesak, tigrasti ljiljan, mimoza, par crvenih anturijuma, vrlo je ponosan na taj zbrčkani sklad koji stoji nasred stola. Položio je bocu vintage Roederer šampanjca u hladnjak, pokraj hlapova i confita od Jakovljevih kapica. Nekih dana ništa nije previše lijepo, kad srce slijepo na boje žubori od sreće i vidi indigo i pod najgorom kišom.

Nije čak ni neka posebna prigoda, nikakvog spektakularnog događaja za proslaviti, ništa što im već nije dio svakodnevice. Odjednom ga je uhvatilo na poslu tog poslijepodneva, počeo je razmišljati o njoj, o njima. Pogotovo na ono što dolazi galopom i stubokom mijenja cijeli njihov svijet: u principu nikad ga nisu planirali imati, nisu ga namjerno napravili. Tako se djeca uglavnom i dogode, dok su ljudi u uobičajenom stanju nepažnje. Prihvatio je da ga je ona prihvatila, ničim nije pokazao svoju početnu nevoljkost. Hranjenja, neizbježna kmećanja, zajamčen premor, prekid intime, čitav život preokrenuti naglavce, sve gluparije koje će kroz tuđe oči ponovno proživjeti, otac-rodan

frasques du marmot (de la marmotte ?) à venir : ça l'empêchait carrément de dormir, puis il s'est fait à l'idée. Aujourd'hui, à cause de presque rien, un petit gars qui passait sous sa fenêtre en hurlant des grossièretés, il a été frappé par l'évidence jubilante, il est devenu fou et épouvantablement heureux de sa future paternité.

Il l'attend, morfondu de l'amour, il LES attend de pied ferme en riant tout seul. Quand il sera bien vieux le soir à la chandelle, sa fille lui contera des histoires interplanétaires et grivoises, son fils lui chantera d'une voix de stentor des hymnes informatiques.

Il l'entend qui arrive. Elle ouvre la porte, elle a l'air étonnée de le trouver déjà là. Elle voit les fleurs. Elle marche jusqu'à lui, frêle et claudiquante, elle lui prend les deux mains.

- Je viens de me faire avorter, chuchote-t-elle.

Il ne trouve rien à dire, un si grand chagrin semble la submerger qu'il n'y a rien à dire.

- J'ai eu peur tout à coup, dit-elle. J'ai peur des enfants.

Elle se serre contre lui, lavée par une fatigue immense, elle n'a jamais connu de démissions si cruelles, mais elle finit par se calmer, agglutinée à sa chaleur, il la berce ainsi durant des heures en sanglotant tout bas comme un imbécile.

koji prestrašeno nadgleda huncutarije koje izvodi mališan (ili mališanka?) koji je sad na putu, od razmišljanja o budućnosti probudio je noći prije nego li se privikao na ideju. Danas, gotovo bezrazložno, radi dječaćića koji mu je prošao pod prozorom psujući naglas, sve mu je napokon sjelo na mjesto i obuzme ga ushit radi predstojećeg očinstva.

Čeka ju zaljubljeni, čeka IH spreman smijući se sam za sebe. Kad bude star, navečer uz svjetlo svijeća, njegova će mu kći pričati sočne međuplanetarne priče, sin će mu gromoglasno pjevati informatičke himne. Čuje ju kako dolazi. Ona otvara vrata, čini se zapanjena što ga već tamo zatiče. Ugleda cvijeće. Došeta do njega, slabašna i šepava, primi ga za ruke.

- Upravo sam napravila pobačaj, promrmlja.

Ostao je bez riječi. Svladava ju toliki čemer da on nema ništa za reći.

- Prepala sam se odjednom. Bojim se imati djecu.

Stisne se uz njega, preplavljena ogromnim umorom, odreći se nečeg nikada nije bilo toliko okrutno, no na kraju se smiri, okružena njegovom toplinom, on ju satima tako ziba, glupavo potiho jecajući.

*Avril 1987. Matin.*

Elle est grande, pour une femme. Il faut dire qu'elle se tient le torse très droit, un rien arrogant, elle le regarde sans ciller comme lorsqu'on prend la mesure d'un adversaire.

- Je veux de l'assurance-chômage, dit-elle.
- Mais oui. Pourquoi pas ?

Il est assis derrière un bureau qui ne lui ressemble pas : des dossiers, des plantes aseptisées, une petite lampe crue qui fait très Inquisition-XX<sup>e</sup>-siècle. Il porte une chemise douce, en flanelle, et un retroussis espiègle au coin de la bouche qui lui donne l'air de rire par en dedans chaque fois qu'il parle.

- Combien vous voulez ? demande-t-il.
- Mais... Euh... le maximum, évidemment.
- Évidemment.

Il commence aussitôt à remplir un formulaire. Elle le regarde faire, le sourcil un peu interloqué.

- Qu'est-ce que vous écrivez ?
- Les choses d'usage. Vous devriez recevoir votre premier chèque dans les semaines qui viennent.
- Vous n'êtes pas censé me poser un tas de questions avant ?
- C'est vrai, s'excuse-t-il – il arrête d'écrire. Qu'est-ce que vous voulez que je vous demande ?

*Travanj 1987. Jutro.*

Visoka je za jednu ženu. Treba spomenuti da torzo drži vrlo uspravnim, s naznakom arogancije, promatra ga ne trepćući, onako kako bi odmjeravala suparnika.

- Želim naknadu za nezaposlene, kaže ona.
- Jasno. Zašto ne?

On sjedi za radnim stolom koji mu ne priличи: par dosjea, aseptične biljke, mali reflektor u stilu inkvizicije 20. stoljeća. Nosi nježnu košulju od flanela i kut mu usta, nestašno ostavlja dojam kao da se smije u sebi svaki put kad priča.

- Koliko želite? pita.
- Pa... ovaj... Maksimalni iznos, jasno.
- Jasno.

Isti čas on počne ispunjavati obrazac. Ona ga gleda kako to radi, obrve malo nabrane.

- Što pišete?
- Uobičajene stvari. Trebali biste primiti prvi ček u predstojećim tjednima.
- Zar mi ne morate prvo postaviti hrpu pitanja?
- Istina, ispriča se i prestane pisati. Što biste htjeli da Vas pitam?

Elle se met à rire ; il fait semblant d'être très sérieux, mais il a comme on disait, cette commissure des lèvres qui vacille irrésistiblement vers la gaieté.

- Je ne sais pas, moi, sourit-elle. Pourquoi j'ai laissé mon travail. À quelle heure je me lève. Combien de milliers de curriculum vitae j'ai expédiés et à qui et fournissez-nous les preuves.
- Très bien. À quelle heure vous vous levez ?
- Très tôt. Mais ce n'est pas pour me chercher du travail. C'est parce que je fais de l'insomnie.
- Tiens. Moi aussi.
- Vous n'êtes pas un très bon fonctionnaire, remarque-t-elle doucement.
- Je sais, admet-il. Je donne ma démission aujourd'hui.
- C'est vrai ?
- C'est vrai.

Il referme le dossier, il a fini d'écrire. Elle devrait se lever, mais elle ne le fait pas tout de suite.

- Je dîne au Funambule, suggère-t-elle.
- D'accord. Moi aussi.
- Je m'appelle Léa.
- Je sais. C'est écrit dans votre dossier. Moi, c'est Paul.
- Je sais. C'est écrit sur votre bureau.

Ona se počne smijati; on glumi ozbiljnost, no kako je već primijetila, kut usta mu uvijek naginje k smiješku.

- Pa ne znam ja, nasmije se ona. Zašto sam napustila stari posao. U koliko se sati ustajem. Koliko sam tisuća životopisa odaslala i kome i dostavite nam dokaze.
- U redu. U koliko se sati ustajete?
- Jako rano. Ne da si tražim posao, nego zato što patim od nesanice.
- Gle. I ja isto.
- Niste baš neki službenik, nježno primijeti.
- Znam, prizna. Danas dajem ostavku.
- Zbilja?
- Zbilja.

Zatvori njen karton, završio je s pisanjem.

Ona bi se trebala ustati, no to ne učini odmah.

- Večeram u Funambuleu, natukne.
- Dogovoreno. I ja također.
- Zovem se Léa.
- Znam. Piše u Vašem kartonu. Ja sam Paul.
- Znam. Piše na Vašem stolu.

Ils se regardent, ils se sourient, très satisfaits d'eux-mêmes et de la tournure que prend la journée.

*Mai 1988. Fin d'après-midi.*

La vieille Renault crachote, râle, s'immobilise.

Ils échangent un regard funeste.

- Ô Christ, se trouble-t-il.
- Hé oui, soupire-t-elle.

Ils sont en panne, à quelques kilomètres d'Anavissos. Autour d'eux, quelques cyprès, des lentisques rampants, des odeurs d'eucalyptus et d'oliviers sauvages, une beauté sèche et plaisamment farouche, certes, mais rien qui ressemble de près ou de loin à un garage. Ils pourraient arrêter une voiture, au passage, mais il n'y a pas de voitures qui passent – ce qui leur semblait le comble du ravissement, quelques minutes auparavant. Ils se mettent à marcher, que faire d'autre. Ils longent la côte dite d'Apollon, la mer leur saute au visage comme dans une carte postale. Soudain, un paysan, dans son champ, à côté de son âne et d'une centaine de plants de tomates. Elle court dans sa direction. Le paysan la regarde avec une impassibilité socratique fondre sur lui. Elle sort son grec du dimanche.

- *Kalimera*, commence-t-elle. Pouvez-vous me dire, *boreite na mou deite...*

Elle revient, fiérisseuse, avec une vespa rouillée. Le paysan a accepté de la lui louer quelques heures en échange d'une somme astronomique et de toutes ses cartes de crédit

Pogledaju se međusobno, nasmiješe se jedno drugom, jako zadovoljni sami sobom i smjerom u kojem im je dan krenuo.

*Svibanj 1988. Kasno poslijepodne.*

Stari Renault zahropće, zagrcne se i zaustavi.

Razmijene tmuran pogled.

- O Bože, zavapi on.
- Eh da, uzdahne ona.

Auto se pokvario par kilometara od Anavissosa. Oko njih par čempresa, puzave tršlje, mirisi eukaliptusa i divljih maslina, suha i ugodno nepripitomljena ljepota, no naravno ničega što bi ni izdaleka ličilo na garažu. Mogli bi zaustaviti koje vozilo koje prolazi tuda, kad bi koje vozilo tuda prolazilo – nešto što im se par minuta ranije činilo vrhuncem užitka. Krenu hodati, ništa im drugo ne preostaje. Slijede takozvanu Apolonovu obalu, more im uskače u oči kao slika s razglednice. Odjednom eto seljak, u svome polju, s magarcem i stotinjak sadnica rajčica. Ona potrči prema njemu. Seljak ju sokratski nepomično promatra dok ga ona zaskače. Pokuša sa svojim nespretno nesavršenim grčkim.

- *Kalimera*, započne. Možete li mi reći, *boreite na mou deite....*

Vraća se, preponosna, s hrđavom vespom. Seljak je pristao iznajmiti joj ju na nekoliko sati u zamjenu za astronomsku svotu i sve njezine kreditne kartice predane kao

déposées en garantie – le campagnard fruste et simplet, hélas, est une espèce en voie d’extinction. Mais tant pis, il n’est pas dit qu’ils n’atteindront le cap Sounion avant le crépuscule. Elle tient absolument à voir s’embraser, dans les rayons du soleil couchant, les seize colonnes doriques du temple de Poséidon – elle a lu des pages mirifiques à ce sujet.

Ils cahotent sur la route en méandres. Toutes les courbes leur arrachent des hurlements de souffrance, la vespa disposant d’autant de suspension et de freins qu’une crotte d’hirondelle en chute libre. Ils aperçoivent tout à coup les célèbres colonnes, juchées sur le célèbre promontoire. Une dentelle blanche, vulnérable et éternelle, qui regarde la mer. Ils en ont le souffle coupé.

Ils grimpent jusqu’à la terrasse de marbre. Le site est d’une beauté confondante et, surtout, rigoureusement désert : que des chats en grand nombre, comme partout, et un gardien somnolent qui leur vend deux tickets. Ils s’assoient parmi les coquelicots, au-dessus du golfe Saronique, à côté du temple blanc. En proie à une béatitude homérique, ils attendent que le soleil se couche. Il scrute le ciel.

- On dirait des nuages noirs, là.
- Mais non, tranche-t-elle. Il ne pleut jamais, en Grèce.

A dix-sept heures quinze, vingt-deux autocars surgissent sur la route et vomissent, en moins de temps qu’il ne faut pour l’admettre, un

garanciju – avaj, neotesan i priprost seljak vrsta je u opasnosti od izumiranja. No ništa zato, još uvijek nije nemoguće da stignu do rta Sounion prije sumraka. Ona obavezno želi vidjeti kako se usplamti šesnaest dorskih stupova Posejdonova hrama pod zrakama zalazećeg sunca, načitala se zadivljujućih opisa tog doživljaja.

Drmusaju se zavojitom cestom. Sa svakom krivinom izmučeno zajauknu, vespa ima podjednako ovjesa i kočnica koliko i lastavičji izmet u slobodnom padu. Odjednom zapaze slavne stupove smještene na slavnom rtu. Bijela čipka, krhka i vječna, koja promatra more. Prizor ih ostavlja bez daha.

Popnu se do mramorne terase. To je mjesto zapanjujuće ljepote, i nadasve posve pusto: tek brojne mačke kao svugdje i pospani čuvar, koji im proda dvije ulaznice. Sjednu među makove, iznad Saronskog zaljeva, pokraj bijelog hrama. Obuzeti homerskim blaženstvom čekaju da sunce zađe. On promotri nebo.

- Kao neki crni oblaci, gle.
- Ma ne, prekine ga ona. U Grčkoj nikad ne kiši.

U sedamnaest i petnaest dvadeset i dva se turistička busa pojave na cesti i ispljunu, brže

million d'Allemands sur la terrasse de marbre blanc.

Ça gesticule, ça criaille, ça photographie, ça sautille sur les pierres sacrées, ça attend, visiblement, que le soleil couchant vienne embraser les seize colonnes du temple de Poséidon. Ils s'écartent, pour éviter d'être piétinés. A dix-sept heures vingt-cinq, il se met à pleuvoir à torrents.

Ils réenfourchent leur vespa, tellement étouffés par les rires que même les chats, en les voyant passer, condescendent à leur lancer une œillade amusée.

*Décembre 1989. Nuit.*

C'est une insignifiance bien sûr, qui a ouvert le feu. Même les conflits mondiaux proviennent, dit-on, d'une insignifiance. Souper fatidique, dans sa famille à elle. Il a ri, voilà l'erreur. Il a ri à une blague malencontreuse – perverse, soutient-elle, que quelqu'un a faite sur elle. Elle est blessée, elle se sent trahie par lui. Il allègue l'alcool – et la politesse, bon sang, je me tue à me montrer civilisé avec ta famille. Elle le traite de lâche à mots couverts.

Il ne le prend pas. Ça enfle, comme la grenouille de la fable. Ils se garrochent leurs familles à la tête telles des maladies honteuses, ils trébuchent sur des mots malveillants qu'ils sont à mille lieues de penser.

nego to stigneš i opisati, milijun Nijemaca na terasu od bijelog mramora.

Te se gestikulira, te se dovikuje, te se fotografira, te se hopše po svetom kamenju, te se očito čeka da zalazeće sunce dođe i uspali šesnaest stupova Posejdonova hrama. Njih se dvoje udalji da ih ne pregaze. U sedamnaest dvadeset pet, počne liti kao iz kabla.

Ponovno zajašu vespu, toliko se guše od smijeha da im čak i mačke koje ih gledaju dok prolaze se udostoje dobaciti pokoji zabavljen letimičan pogled.

*Prosinac 1989. Noć.*

Bila je to sitnica, ta koja je sve pokrenula. Čak i sukobi svjetskih razmjera krenu od, reklo bi se, jedne sitnice. Kobna obiteljska večera kod njezinih. Nasmijao se, i eto greške. Nasmijao se na neprimjerenu šalu – pakosnu po njoj, koju je netko zbio na njen račun. Povrijeđena je, osjeća se kao da ju je izdao. On se kune da je kriv alkohol i pristojnost, kvragu, ubijam se da ispadnem civiliziran pred tvojom obitelji. Ona ga indirektno naziva kukavicom.

Preko toga on ne može samo prijeći. Napuhne se poput žaba iz bajki. Bacaju si uvrede o obiteljima kao da su one sramotne bolesti, popikavaju se preko zlobnih riječi koje su tako tako daleko od onoga što zbilja misle.

Et maintenant, ils sont couchés côte à côte comme dans un grand dortoir glacé. Ils boudent. Tout reviendrait simple si l'un des deux acceptait de se montrer vulnérable : j'ai eu tort, excuse-moi. Mais ils s'enferment dans l'orgueil, ils refusent, pour la première fois, de céder du terrain ; d'ailleurs, ils ont oublié le prétexte qui les a dressés l'un contre l'autre. Ne subsistent que la rancœur diffuse qui les fait haleter et un épouvantable sentiment de solitude.

Il tente une ouverture, le premier, il glisse une main tâtonnante sur ses reins. Elle est tout de suite soulagée et reconnaissante, elle crève d'envie de se rouler contre lui, mais il y a une petite voix intérieure qui ricane : c'est facile, c'est vraiment trop facile, et elle redevient raide et hostile. Il n'insiste pas.

Il s'endort. Elle le regarde dormir avec amertume, pourquoi n'a-t-il pas persévéré, quelle est cette sérénité égoïste qui l'entraîne si loin d'elle, elle le regarde dormir comme on regarde sombrer le grand bateau ivre auquel on croyait énormément.

*Juillet 1990. Midi.*

Il l'aperçoit, debout, immobile entre deux voitures. Elle semble discuter avec véhémence. Cela l'amuse beaucoup, parce qu'ils ne sont à leur place ni l'un ni l'autre : il devrait travailler au chalet, elle est

I sada leže jedno pokraj drugog kao u ogromnoj, ledenoj spavaonici. Dure se. Sve bi se jednostavno razriješilo da jedno od njih prihvati pokazati ranjivost: moja je krivica, oprosti mi. No ponos ih oboje okiva, po prvi put odbijaju popustiti, ktome, zaboravili su koji ih je povod usmjerio jedno protiv drugog. Preostaju jedino nejasna kivnost od koje ostaju bez daha i zastrašujući osjećaj samoće.

On prvi pokuša, početni potez, nesigurno klizne rukom preko njenih leđa. Ona umah osjeti olakšanje i zahvalnost, ubija ju ta želja sklopčati se uz njega, no tu je taj mali unutrašnji glas koji se ruga: jednostavno je, stvarno prejednostavno, i ona opet postane kruta i nepristupačna. On ne inzistira.

Zaspi. S gorčinom ga promatra dok spava, zašto nije ustrajao, kakav je to egoistični spokoj koji ga vuče daleko od nje, promatra ga dok spava kao što promatramo kako tone veliki pijani brod u koji smo toliko nade polagali.

*Srpanj 1990. Podne.*

Ugleda ju pred sobom, nepomičnu između dva vozila. Naočigled bjesomučno raspravlja. Ovo ga jako zabavlja, jer niti jedno niti drugo nisu tamo gdje bi trebali biti: on bi trebao raditi u kolibi, ona je službeno

officiellement prisonnière d'un plateau de tournage. Le hasard se montre folichon, comme toujours. Il gesticule des deux bras, il s'apprête à la héler pas son nom. C'est alors qu'il voit le type blond. Le type blond était là avant, c'est avec lui qu'elle discutait, mais voilà qu'elle se penche, qu'elle l'embrasse, qu'elle lui confère soudain une fulgurante existence.

Ils marchent ensemble sur le trottoir, une déambulation anodine si ce n'était pas sa main à lui qui musarde à hauteur de son bras. Il suit, loin derrière, il ne peut détacher les yeux de cette main, de leurs pas qui s'accordent, de leurs épaules qui dérapent l'une sur l'autre. Ils entrent dans un restaurant. Cette fois-ci, il a très bien vu, elle s'est tassée contre lui dans l'entrée, une reptation du torse instinctive et brûlante avant de le frôler des lèvres, il le jurerait, il ne voit pas leurs têtes à cause d'une cloison qui les dissimule, mais il les imagine dans un mouvement ralenti l'un vers l'autre et cette vision romanesque est plus insupportable que le reste.

Il est posté de l'autre côté de la rue comme dans un mauvais polar, le troisième protagoniste ahuri d'une histoire passionnelle et banale, il n'a pas de revolver dans sa poche, tout juste un vieux portefeuille racorni à triturer pour faire passer l'angoisse. Une grosse femme le bouscule sans s'arrêter, il murmure : « Pardon, monsieur », il ne sait plus ce qu'il dit, ni ce qu'il fait là à prendre ainsi racine sur

zatočena na filmskom setu. Sudbina je vragolasta, kao i uvijek. Gestikulira joj, maše rukama, sprema se poviknuti joj ime. A tad uoči plavušana. Plavušan je bio tamo ranije, s njime je ona pričala, vidi kako se ona nagingje, kako ga poljubi, kako ga naglo pretvara u stvarnost.

Zajedno šecu pločnikom, bila bi to beznačajna skitnja da nije njegove ruke na njenu ramenu. On ih slijedi, daleko iza, ne može skinuti pogled s te ruke, s njihovih složnih koraka, s njihovih ramena dok klize jedno uz drugo. Ulaze u restoran. Ovaj put, jasno je vidio, privila se uz njega na ulazu, instinktivni priklon torzom prije nego li mu dotakne usne svojima, siguran je u to, ne vidi im glave zbog paravana koji ih skriva, no zamišlja ih kao na usporenoj snimci u pokretu jedno prema drugom i ta je imaginarna vizija nepodnošljivija od biločega drugoga.

Stoji s druge strane ceste kao u lošem krimiću, naivac, zatečeni treći igrač u svakodnevnoj ljubavnoj prevari, nema revolver u džepu, samo stari pohabani novčanik koji prevrće po rukama u svojoj tjeskobi. Debela žena ga gurne niti ne zaustavivši se, on promrmlja, „Oprostite, gospodine“, više niti ne zna što govori, niti što radi tamo dok srasta s pločnikom, niti

le trottoir, ni jusqu'à quel point il fabule. Il s'en va.

Il l'appelle, plus tard. Il feint de lui parler d'une cabine téléphonique éloignée, dans les Laurentides. Elle a sa voix fraîche et franche, il sent la réalité qui s'émousse, qui redevient confortable. Il lui demande comment va le tournage. Elle est débordée, dit-elle, une journée de fou comme les autres – même pas le temps de manger. Elle continue de parler, mais il n'entend plus rien, il se demande avec étonnement d'où vient cette douleur insensée qui le scie en deux.

*Octobre 1987. Soir.*

C'est un beau party. Les invités grignotent, boivent, discutent, sniffent du coke de bonne qualité, fument du québécois et du colombien, dansent dans les dérèglements parfaits de l'euphorie. Il n'y a là que du beau monde, indéniablement, et qui semble coulé dans les mêmes ondes fraternelles. C'est elle qui a eu l'idée, une envie irrépressible de faire la fête, comme une manière de dire : tiens, voilà mon passé et mes vies parallèles, me veux-tu toujours ? Ils ont mis ensemble leurs amis respectifs, leurs vieux amants, leurs amours défraîchies, ils célèbrent en fait, sans le dire à personne, le bourgeonnement d'une ère éternelle, la cohabitation Léa-Paul.

Ils butinent d'un invité à l'autre, en impeccables hôtes qu'ils se révèlent être. La

koliko je od svega ovoga samo zamislio. Odlazi.

Zove ju kasnije. Pretvara se da ju zove iz udaljene telefonske govornice u Laurentidima. Njen je glas svjež i iskren, on osjeća kako se stvarnost otupljuje i ponovno postaje podnošljiva. Pita ju kako ide snimanje. Ona je pretrpana poslom, kaže, ljudi dan kao i ostali – nema ni jesti vremena. Ona nastavlja pričati, ali on više ništa ne čuje, pita se zapanjeno odakle sad dolazi ova bezumna bol koja ga pili popola.

*Listopad 1987. Večer.*

Dobar je to parti. Gosti ćalabreckaju, piju, brbljaju, snifaju kvalitetnu koku, puše kvebečku i kolumbijsku travu, plešu u savršeno nesputanoj ekstazi. Svi su pravi ljudi tamo, kao da su svi iz istog kalupa izliveni. Zamisao je bila njena, neutaživa želja prirediti zabavu, kao da time kaže: gle, evo moje prošlosti i mojih paralelnih života, želiš li me još uvijek? Zajedno su okupili svatko svoje prijatelje, stare ljubavnike, svoje ocvale ljubavi, ustvari slave, ne rekavši to nikome, bujanje nove vječne ere, suživot Lée i Paula.

Lete od jednog uzvanika do drugog, pokazuju se kao besprijekorni domaćini.

soirée avance et ils n'ont pas le temps que de s'effleurer au passage, une œillade lointaine à travers la foule, un baiser impromptu dans le cou. Mais ils sentent palpiter au-delà des autres et de l'espace, comme un animal qui feindrait le sommeil, leur extrême connivence, leur attraction magnétique de tous les instants.

Il la retient soudain en pleine course, il lui glisse à l'oreille : « Je veux te parler, viens ici cinq minutes. » Le ton est emphatique ; elle fait semblant de s'alarmer. Ils cherchent un recoin tranquille dans leur appartement intégralement occupé, ils finissent par échouer dans le vestibule, parmi les manteaux.

- Voilà, dit-il. C'est une surprise. Un cadeau pour toi.

Il lui tend quelque chose de blanc, l'album *The Köln Concert*, de Keith Jarrett. Elle se met à rire, elle en hoquette.

- Qu'est-ce qu'il y a ? se vexe-t-il.

Elle les serre très fort contre elle, lui et l'album, elle lui mordille traîtreusement le nez.

- Je t'ai acheté le même, dit-elle.

La soirée avance, et on finit par s'inquiéter de leur absence. Quelqu'un les découvre inopinément et revient colporter la nouvelle aux autres, avec une indulgence nostalgique. Ils sont couchés parmi les manteaux, enfouis sous des kilomètres d'imperméables, ils s'embrassent et s'étreignent comme s'ils étaient seuls au monde.

Večer teče i imaju vremena tek okrnuti se jedno o drugo u prolazu, namignuti si izdaleka, kroz gomilu ljudi, spontano si dati poljubac u vrat. No i uza sve ljude tamo i kroz svu razdaljinu između njih, osjećaju neizmjernu postojanu vezu koja ih spaja, neprestanu magnetsku privlačnost, poput životinje koja hini san.

Uhvati ju odjednom u trku, šapne joj na uho: „Želim pričati s tobom, dođi na pet minuta.“ Ton mu je naglašen; ona glumi zabrinutost. Potraže mirni kutak u svome stanu krcatom ljudima i na kraju završe među kaputima u hodniku.

- Izvoli, kaže on. Iznenađenje. Poklon za tebe.

Pruži joj nešto bijelo, album *The Köln Concert* Keitha Jarretta. Ona se počne smijati toliko jako da od smijeha grca.

- Nešto ne valja?, on se uvrijedi.

Ona ih snažno stisne uza se, i njega i album, podmuklo ga gricne za nos.

- Kupila sam ti točno istu stvar, kaže.

Večer odmiče te se ljudi počinju brinuti o njihovom izostanku. Netko ih otkrije slučajno te se vrati prenijeti vijest drugima, s nostalgijom ih ispričavajući. Legli su među kapute, zakopani ispod kilometara vjetrovki, grle se i ljube kao da su sami na svijetu.

*Janvier 1991. Soir.*

Les couteaux volent. Ils sont de force égale dans ce petit jeu cruel qui consiste à décocher des traits empoisonnés là où ça fait le plus mal, et ils ne s'en privent pas. Il faut croire que c'était mûr pour éclater, mais l'abcès ne désemplit pas, ils baignent jusqu'au cou dans la purulence et la mauvaise foi des grandes passions qui s'achèvent. Mentreuse tu m'as menti, hurle-t-il, c'est ta faute que tu m'as poussé à bout, crache-t-elle, ils ont oublié que les mots sont autre chose que des pierres qu'on se tire en pleine face. Ils reprennent leur vie commune séquence par séquence et ils la décortiquent jusqu'à la rendre méconnaissable – là et là regarde ce que tu m'as fait, rappelle-toi ça et ça, ingrat sournois mesquine tricheuse !

Les cris s'empilent et se neutralisent, oh comment faire pour t'atteindre et te blesser aussi profondément que je le suis moi-même. Ils passent aux actes. Elle casse un pot à fleurs, elle lui lance les morceaux au visage. Il la secoue et la pousse violemment contre le mur. Et puis ils arrêtent tout, stop, silence, coupez. Ils se dévisagent, effrayés, dans un mutisme de fin du monde. Qu'avons-nous fait, qu'as-tu fait de ton cœur, où cela s'en est-il allé ?

Ils se mettent à chialer, aussi ridicules l'un que l'autre. Ils chialent à cause de ces quelques pas de trop esquissés vers l'irréparable, ils chialent parce qu'il neige dehors, que c'est l'année

*Siječanj 1991. Večer.*

Noževi lete. Podjednako su vješti u toj okrutnoj igrici gdje je cilj ispaliti otrovne strelice i pogoditi tamo gdje najviše boli, nimalo se ne susprežu. Mora da je zreo taj čir, no on se ne prazni, do grla su u gnoju i pakosti nekoć velike strasti na izdahu. Lažljivice, ti si mi lagala, urla on, tvoja je krivica ti si me gurnuo do ruba, frkće ona, zaboravili su da riječi nisu samo kamenje kojima se gađa u lice. Prelaze kroz svoj zajednički život scenu po scenu i seciraju ga sve do neprepoznatljivosti – tu i tu vidi što si mi napravio, ali sjeti ti se tog i tog, nezahvalniče prepredeni sebičnjakinjo nevjerna!

Optužbe se gomilaju i međusobno poništavaju, o kako li te pogoditi i raniti te onako duboko koliko je mene tvoje ranilo. Prelaze s riječi na djela. Ona razbije teglu s cvijećem i baca mu komadiće u lice. On ju protrese i gurne nasilno u zid. A zatim se zaustave, stop, tišina, rez.

Zure jedno u drugo, preplašeni, u apokaliptičnom muku. Što li smo to učinili, što činiš sa svojim srcem, kamo je sve ovo otišlo?

Briznu u plač, oboje jednako smiješni. Plaču zbog ovih nekoliko koraka preblizu rubu nepopravljivosti, plaču jer sniježi vani, jer je

nouvelle et qu'ils ne peuvent même pas prendre l'autre dans leurs bras pour le consoler.

*Juin 1992. Soir.*

La salle se vide tranquillement. Près de la sortie du cinéma, ils se retrouvent tout à coup nez à nez : impossible de feindre la distraction ou de la myopie opportune; ça devait bien arriver un jour ou l'autre. Il est avec une fille, une grande rousse qui a du panache et qui le tient victorieusement par le coude. Elle est seule.

Ils restent un moment abasourdis, incapables même de maîtriser la surprise consternée qui se répand sur leur visage. Et puis ils se remettent à fonctionner, ils laissent aller petit à petit les mots confortables qui servent à faire semblant de communiquer.

- Comment ça va ?
- Ça va bien. Toi, ça va ?

Heureusement, ils peuvent parler du film, après avoir improvisé brièvement sur le temps qu'il fait. Elle remarque qu'il a les yeux cernés, il travaille trop ou c'est peut-être cette grande rousse qui lui dévore lascivement ses nuits. Elle n'a pas vraiment envie de savoir. Il remarque qu'elle s'est subtilement arrondie, comme si ses angles les plus pointus s'étaient atténués, elle est peut-être enceinte. Il n'a aucune envie d'apprendre. Ils parlent assez longtemps pour que les apparences soient

nova godina i čak ne mogu uzeti jedno drugo u zagrljaj kako bi se utješili.

*Lipanj 1992. Večer.*

Dvorana se mirno prazni. Blizu izlaza iz kina odjednom se nađu licem u lice: nemoguće je odglumiti da im je nešto odvuklo pozornost ili prikladni slučaj kratkovidnosti. Trebalo se ionako dogoditi kad-tad. On je s djevojkom, visokom elegantnom ridokosom, koja ga pobjednički drži pod ruku. Ona je sama.

Na tren ostanu zabezeknuti, nesposobni čak ni zauzdati preneraženo iznenađenje koje im se širi licima. Zatim se priberu, postepeno razmjenjujući riječi bez sadržaja kojima glume komunikaciju.

- Kako si?
- Dobro. A ti, kako je?

Nasreću, mogu pričati o filmu nakon što su kratko protrljali o vremenu. Ona primijeti da ima podočnjake, previše li radi ili mu možda ta visoka riđa pohotno proždire noći. Ne želi zapravo znati odgovor. On primijeti kako se lagano zaoblila, kao da su joj se ublažili najoštriji kutovi, da nije možda trudna. Nema nikakvu želju doznati. Dovoljno su dugo pričali, sačuvali su obraz. Visoka riđa nonšalantno škica prema izlazu.

sauves, La grande rousse reluke nonchalamment la sortie.

Ils se saluent, en se servant des mêmes mots que ceux qui ne se sont jamais aimés.

Pourtant, ils sont venus à un cheveu de se parler pour de vrai lorsqu'un mouvement de foule les a rapprochés, mais le moment est passé, il y a trop de spectateurs et la pièce est finie. Ils sortent. Ils s'éloignent dans des directions opposées. Ils ne se retournent pas, ils n'échangent pas de regard confus au-dessus du vide, ils s'en vont très vite, mus par la peur qui donne des ailes.

*Septembre 1989. Nuit.*

C'est elle qui garde le feu, comme les vestales des temps anciens. Elle intercale savamment du bouleau humide entre les rondins de merisier, elle ménage des trouées d'air à l'aide de son bâton de thaumaturge, elle termine tout ça en apothéose, une grosse brassée de sapin rouge pour que les flammes bondissent jusqu'au ciel.

- C'est l'enfer, dit-il en reculant sa chaise.

La nuit embaume la résine et le lac. Ils ne parlent pas. Dès qu'ils quittent Montréal et se glissent ici, dans le cœur sauvage de leur forêt, ils sont autres, ils appartiennent à une nouvelle espèce, mi-animale mi-humaine, qui assiste, recueillie, aux grands mouvements de la cosmogonie. Un raton laveur est venu leur

Pozdrave se razmjenjujući iste riječi kao i ljudi koji se nikad nisu voljeli.

Pa ipak, bili su na korak od toga da pričaju, zbiljski, kad su ih pokreti gomile približili jedno drugome, no taj trenutak je prošao, gledatelja je previše i predstava je gotova. Izlaze, udaljavaju se u suprotnim smjerovima. Ne okreću se za sobom, ne uzvraćaju si zbunjeni pogled iznad ništavila, odlaze brzo, pokreće ih strah, daje im krila.

*Rujan 1989. Noć.*

Ona pazi na vatru, poput vestalki iz davnina. Znalački umeće vlažnu brezu između cjepanica trešnje, pravi rupe za zrak svojim čudotvornim štapićem, kao veliko finale nabaci naramak crvene jele tako da se plamenovi vinu sve do neba.

- Ovo je pakao, reče on odmičući stolac.

Noć miriše na smolu i jezero. Ne pričaju. Čim napuste Montréal i povuku se ovamo, u divlje srce svoje šume, postaju nešto drugo, pripadaju novoj vrsti, poluljudskoj, poluživotinjskoj, koja prisustvuje velikim pokretima kozmosa. Došao ih je posjetiti rakun. Ranije su došla i dva tvora, prefrigana

rendre visite. Avant, il y a eu deux mouffettes, roublardes et boîteuses, qui se sont faufilees entre leurs jambes pour leur voler des patates chips. Dans la vieille épinette qui leur fait face, trois écureuils volants viennent d'esquisser pour eux seuls des steppettes aériennes d'une grande témérité. Ça n'arrête pas, les acteurs se dépensent sans compter, et ils n'ont même pas payé leurs places.

Maintenant, c'est la lune. Rousse, presque ronde, elle émerge de derrière la montagne et tombe au-dessus de l'eau.

- Viens, souffle-t-il, on s'en va en canot.

Ils se faufilent dans l'embarcation, ils rament en Indiens sans soutirer de leur aviron le moindre chuchotement. La lune, devant eux, trace une route phosphorescente : s'ils l'empruntaient jusqu'au bout, ils se perdraient dans les étoiles, ils noieraient ce qui reste de leurs peurs, ils perceraient les énigmes de l'univers comme on dégonfle des ballons. Tout à coup, la voix d'un huard. Ils s'immobilisent au milieu du lac.

C'est une plainte, c'est un psaume, c'est un chant surnaturel. Ils sont là, au milieu de tout ça, le feu qui danse sur la grève, la lune, le lac engourdi par la nuit, le chant du huard, leurs doigts se trouvent sans se chercher, ils ont envie de crier tellement cet amour est un état de grâce qui ne peut pas ne pas durer toujours.

i šepesava, koji su se im se prišunjali između nogu ukrasti im čipsa. U staroj smreci nasuprot njih, tri leteće vjeverice upravo za njih izvode nesmotrene akrobacije u zraku. Glumci su neprestano na pozornici, nesebično daju sve od sebe, a oni nisu ni platili za svoja mjesta.

Sad je na Mjesecu red. Crven i gotovo pun, pomalja se iza planine i spušta se ponad vode.

– Dođi, šapne on, provozajmo se čamcem.

Kliznu u barku, veslaju po indijanski iz okoline ne mameći ni najmanji šapat. Mjesec ispred njih ocrta fluorescentni put: kad bi ga pratili do kraja, izgubili bi se među zvijezdama, utopili bi ono što je preostalo od njihovih strahova, pronikli bi tajne svemira kao da puštaju zrak iz balona. Odjednom se začuje veliki plijenor. Zaustave se posred jezera.

To je jadicovka, to je psalam, nadnaravni pjev. Tu su usred svega, vatre koja pleše na obali, mjeseca, jezera obamrla od noći, pjeva plijenora, njihovi se prsti pronalaze bez gledanja, požele vrištati jer je ova ljubav stanje milosti koje ne može trajati ni trenutak manje od vječnosti.

## Les Aurores Montréalaises

Sont gras. Sont cons. Le soir, ils investissent le milieu de la rue et ils malmènent une balle avec des bâtons de hockey jusqu'à ce que les voitures garées la reçoivent en pleine gueule. Le dimanche, ils s'ébranlent en hordes vers leur église, empesés et soumis à côté de leurs mères en noir qu'ils dépassent d'une tête, graves concombres s'obstinant à mariner dans le vinaigre de l'enfance. Celui qui semble le chef de la bande est le plus gras et le plus con de tous, ce qui est dans l'ordre des choses, dans l'ordre des choses telles que vécues au royaume de Babel. Le chef de la bande promène sur Laurel un regard noir et baveux lorsqu'un trottoir les réunit un moment. Dans le livre de Laurel, il s'appellera à jamais Soufflaki, en guise de représailles.

Laurel écrit tout. Il n'est installé dans le quartier que depuis une semaine, mais dix pages de son cahier rouge débordent déjà de commentaires et de ratures. Dans trois mois, il aura suffisamment amassé de matériel pour commencer un livre, un vrai livre sur le vrai visage désolant du nouveau Montréal. Ce n'est pas parce qu'on a seize ans qu'on est dépourvu de vision. « Fils, lui dit à l'occasion son père, entre deux bouffées d'herbe et trois traits de peinture, tu es plus vieux et meilleur que moi, tu as cinquante-six ans, puisque tu as déjà tout compris de mon âge et du tien. »

## Aurora Montrealis

Jesu debeli. Jesu glupi. Navečer zaposjednu ulicu i šamaraju loptu hokejskim palicama sve dok ne opale ravno u neko od parkiranih vozila. A nedjeljom se u hordama vuku prema crkvi, uštogljeni i poslušni pokraj svojih majki u crnini koje nadvisuju za glavu, ozbiljni krastavci odlučni kiseliti se u octu djetinjstva. Onaj koji se čini kao vođa bande je najmasniji i najgluplji od svih, točno u skladu s prirodnim poretom Babilonskog kraljevstva. Vođa bande odmjeri Laurela mrkim i ljigavim pogledom kad ih na čas pločnik približi jedno drugom. U Laurelovoj će se knjizi zvanijek zvati Moussaka, za odmazdu.

Laurel sve bilježi. U kvartu živi tek tjedan dana, no deset je stranica njegove crvene bilježnice već prepuno komentara i precrtavanja. Za tri mjeseca nakupit će dovoljno materijala da bi započeo s pisanjem knjige, prave knjige o pravom žalosnom licu novog Montreala. To što ima tek šesnaest godina ne znači da nema viziju. "Sine," kaže mu katkad otac između dva dima trave i tri poteza kistom, "ti si stariji i bolji od mene, tebi je pedeset šest godina, jer ti si već shvatio i kako je biti i moje dobi i svoje."

Son père peint, enseigne, fume de l'herbe, rit et dort sur le plateau Mont-Royal depuis la préhistoire de Laurel. Son père est un francophone de souche, l'un de ces opiniâtres termites que les marées anglophone et allophone n'ont pas réussi à évincer de la galerie primordiale. (Et dont il est maintenant malvenu de mentionner l'existence, pense Laurel.)

Sa mère est d'une eau différente.

Sa mère pourrait être n'importe quoi, à voir la façon dont elle pactise avec l'étrange, dont elle plonge ses racines malléables dans toutes sortes de terreaux suspects. Sa mère habite le quartier grec limitrophe du quartier hassidim, tient un magasin d'aliments naturels chez les Anglais, fait ses emplettes chez les Italiens et couche avec un Chilien. Dans le livre de Laurel, elle s'appellera Iouniverselle et disparaîtra précocement, victime d'un assassinat ou d'assimilation.

Laurel referme son cahier, mais il ne se risque pas encore dehors. Dehors, Soufflaki et quelques-uns de ses mous acolytes occupent le territoire, montés sur des patins à roues alignées. L'affrontement viendra bien assez tôt, mieux vaut d'abord observer l'adversaire et fourbir ses armes en secret. Soufflaki porte un long T-shirt par-dessus son ventre qui tressaille, avec au dos une inscription en rouge qui tournoie trop pour être intelligible. Il patine

Njegov otac slika, podučava, puši travu, smije se i spava na platou Mont Royala još od Laurelove pretpovijesti. Otac mu je frankofone loze, jedan od onih jogunastih termita koje anglofone i alofone plime nisu uspjele izgnati iz praiskonskih tunela. (I o čijem je postojanju trenutno neumjesno pričati, pomisli Laurel.)

Njegova je majka druge sorte.

Njegova bi majka mogla biti bilo što, s obzirom kako sklapa sporazume sa svime što je strano, kako svojim podatnim korijenjem uranja u kojekakva sumnjiva tla. Majka mu živi u grčkoj četvrti koja graniči s hasidskom četvrti, drži trgovinu s prirodnom hranom kod Engleza, ide po špeceraj kod Talijana i spava s Čileancem. U Laurelovoj će se knjizi zvati Juniverzalka i preuranjeno skončati, biti žrtvom atentata ili asimilacije.

Laurel zatvori svoju bilježnicu, no još se ne odvaži izaći. Vani Moussaka i nekoliko njegovih mlohavih sljedbenika okupiraju teritorij na svojim *inline* koturaljkama. Konfrontacija će se uskoro dogoditi, valja najprije promotriti suparnika i potajno pripremiti oružja. Moussaka nosi dugu majicu kratkih rukava ponad podrhtavajućeg trbuha, s crvenim natpisom na leđima koji previše lamaće da bi bio čitljiv. Dobro se

bien, l'animal. Lorsque sa mère surgit dans la porte d'en face et hurle quelque chose dans leur sabir, le dos de son T-shirt redevient suffisamment immobile pour que Laurel puisse lire : *I'm not deaf, I'm ignoring you.*

Les mères de Soufflaki et de ses semblables ont des voix stridentes, qu'elles lancent dans la rue comme des grenades. Les pères sont plus discrets. Celui de Soufflaki se tient dans la fenêtre à cœur de jour en se fouillant méditativement les narines. Soufflaki disparaît chez lui, toujours dressé sur ses patins d'esbroufe. C'est le signal pour que les autres se dispersent instantanément et que la voie se libère enfin.

Laurel sort. Depuis le début de cette semaine passée dans l'intimité touffue de Iouniverselle, il a appris à marcher sans repos et sans distraction, fébrile guérillero traquant les indices incriminants. L'avenue du Parc, par exemple, est un champ de bataille linguistique, une micro Babel où tonitruent la laideur. Laurel ralentit invariablement le pas devant les magasins d'ordinateurs où se dénichent toutes sortes de *hardwares compatibeuls*, les marchands de tapis *beautiful* où s'entassent les *merveilleux carpettes de Turkish*. Sont tarés. Sont *inncredibeuls*. Braqué devant la vitrine, ricanant et courroucé, il sort son cahier qu'il balafre de phrases vengeresses, souvent sous le

rola, stoka. Kad njegova majka proviri kroz vrata preko puta i poviče nešto na njihovoj nerazumljivoj šatri, stražnja strana njegove majice se smiri dovoljno da Laurel može pročitati: *I'm not deaf, I'm ignoring you*<sup>8</sup>.

Majke Moussake i njemu sličnih imaju prodoran glas, koji bacaju na ulicu poput granata. Očevi su šutljiviji. Moussakin stoji na prozoru usred dana i zamišljeno si kopka po nosnicama. Moussaka nestane u kuću, još uvijek na svojim koturaljkama, pravi se važan. To je znak drugima da se smjesta rasprše i da se put napokon oslobodi.

Laurel izađe. Od početka tjedna, koji je proveo uz Juniverzalku i njenu svakodnevicu, naučio je hodati bez zastajkivanja i bez ometanja, kao grozničavi gerilac koji slijedi inkriminirajuće tragove. Naprimjer, Avenue du Parc jezično je ratište, mini-Babilon odakle trešti ružnoća. Laurel uvijek uspori korak ispred trgovina s računalima gdje se može naći kojekakve vrste *kompetibl hardverova*, dućani s *bjutiful tepesima* gdje se nagomilavaju prekrasni *Trkiš karpeti*. Jesu degeni. Jesu *inkredibl*. Zureći u izlog, pun prijezira i gnjeva, vadi svoju bilježnicu u koju urezuje osvetničke rečenice, često pred očima vlasnika koji mu

<sup>8</sup> Nisam gluh, ignoriram te. (eng)

regard du propriétaire qui lui adresse un sourire approximatif, incertain sur ses intentions mais ne prenant pas de risque. Une fois, embusqué devant un snack-bar (*Nous fêsons des poutines tostés*), Laurel a aperçu un garçon de son âge, le calepin à la main lui aussi, et qui prenait des notes effrénées. En moins de deux, bravant sa réserve habituelle, Laurel s'est retrouvé auprès de lui, la main presque tendue et le cœur ramolli par un début d'amitié authentique – compagnon de lutte, ô mon frère, serions-nous du même côté de la barricade?... Le garçon, mé-fiant, a enlevé de ses oreilles les écouteurs de son baladeur – *What dayawant ?...* – et Laurel a vu que ce qu'il copiait dans son carnet avec autant d'acharnement, c'étaient les mots d'une chanson dont les ondes très *hard metal* et terriblement *English* se répandaient maintenant librement dans la rue. Oups. *Exquieuse me.*

Il est seul, bon, il s'en doute depuis longtemps, et peut-être un jour finira-t-il par s'y faire. Il est seul, échappant aux statistiques idiots et aux clichés, il n'est pas cet ado fluo en panne de cause et d'orthographe que les sociologues ont érigé en norme et que les journaux n'arrêtent pas de fustiger. Sont morons. Pourquoi, à seize ans plus qu'à cinquante, on serait tous faits pareils ?...

upućuju nejasan osmijeh, nesigurni što smjera i bez želje riskirati. Jednom, čekajući u zasjedi ispred *snack-bara* (*Pravimo toastane putine*), Laurel je uočio momka svoje dobi, također s notesom u ruci, koji je mahnitio pravio bilješke. Ne časeći ni časa, usprkos svojoj uobičajenoj opreznosti, Laurel se nacrtao pokraj njega, ruke gotovo ispružene i srca omekšana početkom iskrenog prijateljstva – suborče, o brate moj, hoćemo li biti s iste strane barikada?... Momak, nepovjerljivo, skine s ušiju slušalice walkmana – *What dayawant?*<sup>9</sup>... - i Laurel primijeti što je zapisivao u teku s tolikom žestinom, bio je to tekst pjesme, čiji su se vrlo *hard metal* i užasno *ingliš* valovi sada slobodno širili ulicom. Ups. *Ekskjuz mi.*

Okej, on je sam u ovome, odavno već sumnja da je tako, i možda će jednog dana naučiti kako se s time nositi. On je sam, iznimka od glupih statistika i klišeja, on nije neki drečavi nepismeni buntovni tinejdžer bez razloga kojeg su sociolozi uzeli kao normu i kojeg novine neprestano kritiziraju. Jesu moroni. Zašto bismo, sa šesnaest više nego s pedeset, svi bili jednaki?

---

<sup>9</sup> Kaj oš ti?

Il n'a pas de patins à roues alignées et il refuse d'aimer le vélo de montagne. Il n'a jamais couché avec une fille. Il lit, plutôt que d'écouter la télévision, il lit des livres québécois-de-langue-française à l'exclusion de tous les autres. Il connaît par cœur Michel Tremblay, il a emprunté à Francine Noël son image montréalaise de Babel, il vénère Sylvain Trudel et Gaétan Soucy et Esther Rochon et Louis Hamelin. Et il a trouvé sa Cause, celle à qui il vouera s'il le faut toutes ses énergies neuves et recyclées : défendre le Montréal français contre les Envahisseurs.

Ce n'est pas simple, ça ne va pas sans heurt, entre les autres avec la lénifiante Iouniverselle qui ne voit pas les ennemis et qui vendrait son âme pour communiquer. Depuis qu'ils ont recommencé de vivre ensemble, il n'y a pas de moyen d'avoir avec elle un échange énergétique, un affrontement qui en vaudrait la peine. Il pointe le doigt sur les irréfutables accrocs et sur les périls innombrables qui guettent leur ville, elle écoute Laurel en souriant, comme s'il n'était pas un adversaire digne d'elle, elle n'élève jamais la voix, elle lui caresse la joue pendant qu'il voudrait mordre. « Tu es un intelligent petit con, mais tu changeras », dit-elle en souriant.

Il la tuerait s'il ne l'aimait pas tant, pauvre agnelle aveugle courant à l'extermination, il se contentera de la tuer dans son livre, pour

Nema *inline* koturaljke i odbija voljeti brdske bicikle. Nikad nije spavao s djevojkom. Čita umjesto da gleda televiziju, čita kvebečke knjige na francuskom nauštrb svih drugih. Napamet zna djela Michela Tremblaya, od Francine Noël je posudio sliku Montréalala kao novog Babilona, štuje Sylvaina Trudela i Gaétana Soucyja i Esther Rochon i Louisa Hamelina. I pronašao je svoj Cilj, kojemu će posvetiti svu svoju energiju novu i recikliranu, ako je potrebno: obraniti francuski Montréal od Osvajača.

Nije lako, ne ide glatko, među ostalim i s umirujućom Juniverzalkom koja ne vidi neprijatelje i koja bi dušu prodala da može komunicirati. Otkako su ponovno počeli živjeti skupa, ne postoji način kako s njom povesti žestok razgovor, sukob koji bi bio vrijedan truda. Ukazuje joj na nepobitne prepreke i na bezbrojne opasnosti koje prijete njihovu gradu, ona sluša Laurela smiješeći se, kao da joj nije dostojan suparnik, nikad ne podiže glas, mazi ga po obrazu dok bi ju on želio ujesti. "Pametani si ti mali blento, no promijenit ćeš se", kaže ona s osmijehom.

Ubio bi ju da ju toliko ne voli, jadno slijepo janje koje trči ravno prema istrebljenju, zadovoljit će se da je ubije u svojoj knjizi

qu'elle comprenne enfin à quels dangers réels il a voulu la soustraire.

Les dangers réels sont infiltrés partout et épousent toutes les formes. Parfois, s'ils n'ont rien à voir avec la langue et endossent, bien pis, des oripeaux spirituels. Tout ce qui est marque ostensible d'appartenance religieuse, tous ces voiles, turbans, képis, boudins, croix et salamalecs qui fleurissent autour de Laurel sont pour lui une subtile menace, une entrave à la liberté fondamentale, la liberté de ne croire en rien et d'en être malheureux comme les pierres, pourquoi pas.

Il y a un pâtissier syrien, avenue de Parc, dont les baklavas à l'eau de rose et à la crème de pistaches laissent dans la mémoire une impérissable empreinte. Laurel s'y est rendu deux fois, depuis le début de la semaine, et aujourd'hui encore il y retourne. Ce Syrien est un petit homme affable, qui parle un français impeccable, qui accueille les clients comme s'il s'agissait d'amis chers enfin retrouvés. Dommage. Chaque fois qu'il s'apprête à parler d'argent, le voici à demi incliné, les mains en tente devant son front, adressant à quelque Moloch ou Tanit barbare une prière muette en forme de piastre (« Combien, Seigneur, dois-je réclamer pour ces délicieux biscuits au sésame ? » ou « Reçois, cher Dieu, ces deux dollars quatre-vingt-quinze qui s'additionnent aux trois cent dix mille dollars et quarante

kako bi konačno shvatila od kakvih ju je stvarnih opasnosti želio spasiti.

Stvarne su se opasnosti posvud infiltrirale, zauzimaju sve oblike. Ponekad ni nemaju nikakve veze s jezikom i nose, još gore, vjersku odjeću. Sve što je očit znak vjerske pripadnosti, svi ti velovi, turbani, kepiji, zulufi, križevi i selam alejkumi koji cvjetaju oko Laurela njemu su suptilna prijetnja, prepreka istinskoj slobodi, slobodi ni u što ne vjerovati i radi toga se osjećati jadno, što da ne.

Na Avenue de Parc ima jedan slastičar Sirijac, čije baklave s kremom od pistacija i ružinom vodom ostavljaju neizbrisiv utisak. Laurel je tamo otišao dvaput otkako je počeo tjedan, i danas se opet onamo vraća. Sirijac je mali ljubazan čovjek, koji besprije korno govori francuski, koji pozdravlja kupce kao da se radi o dobrim starim prijateljima koje dugo nije vidio. Šteta. Svaki put kad se sprema pričati o novcu, napola se pogne, rukama napravi krovčić pred čelom, i upućuje kakvom barbarskom Molohu ili Tanit nečujnu molitvu o novcu. ("Koliko, Gospode, da tražim za ove ukusne kekse od sezama?" Ili "Primi, dragi Bože, ovih dva dolara devedeset pet koji idu uz tristo deset tisuća dolara i četrdeset centi koje sam već dao za vječno spasenje svoje duše"). Jesu

cents déjà versées pour le salut de mon âme »). Sont irritants. Chaque fois qu'il se trouve témoin de cette intempestive dévotion, Laurel pense aux promesses moelleuses du baklava pour museler son agacement. Aujourd'hui, il ne sait d'où lui vient son audace, mais le petit Syrien immobile devant la caisse ne s'est pas aussitôt collé les mains au front que Laurel l'interrompt sarcastiquement : « Puis-je savoir ce que vous Lui dites, au juste ?... » Le petit Syrien se redresse, aimable et interrogatif, les mains toujours en cône, et tout à coup Laurel comprend. Il ne s'agit pas d'un geste de fanatique, mais d'un geste de commerçant, le pâtissier protège tout simplement de la lumière les chiffres de son écran pour pouvoir les lire tout simplement et prosaïquement. Laurel, mécontent de lui, sort rapidement après avoir balbutié des salutations, et le baklava à l'eau de rose qu'il s'enfourne sans le mastiquer lui semble pour la première fois infiniment trop sucré.

Par chance, il y a le mont Royal. Déjà, lorsqu'il habitait rue Rachel avec son père, Laurel disparaissait fréquemment dans les versants boisés de cette petite montagne, plus collinette que montagne à vrai dire, tournant paresseusement sur elle-même plutôt que de se hâter de dévoiler son sommet. Le mont Royal est devenu plus accessible encore de l'appartement de l'universelle, une consolation de verdure et d'harmonie après

irritant. Svaki put kad svjedoči takvoj neumjesnoj pobožnosti, Laurel pomisli na mekane baklave kako bi ušutkao razdraženost. Ne zna odakle mu danas drskost, no mali si nepomični Sirijac iza blagajne nije ni stigao prilijepiti ruke na čelo kad ga Laurel sarkastično prekine: "Bih li mogao znati što Mu točno kažete?" Mali se Sirijac uspravi, ljubazan i zbunjen, ruke još u obliku krovića, i odjednom Laurel shvati. Ne radi se o gesti fanatika već trgovca, slastičar jednostavno od svjetla zaklanja brojke na ekranu pred sobom da bi ih mogao pročitati, jednostavno i prozaično. Laurel, ljut na sebe, brzo izađe promrmljavši pozdrave, te mu se baklava s ružinom vodom koju bez žvakanja utrpa u sebe po prvi put učini odvratno preslatkom.

Srećom, tu je Mont Royal. Već dok je stanovao u ulici Rachel s ocem, Laurel je često nestajao na šumovitim obroncima male planine, brežuljka više nego planine ako ćemo iskreno, koja se radije lijeno obvija oko same sebe nego da se trsi otkriti čim prije svoj vrh. Mont Royal mu je postao još pristupačniji iz Juniverzalkinog stana, utjeha zelenila i sklada nakon petsto metara razočaranja onime što vidi. Na Mont Royalu,

cinq cents mètres de déboires visuels. Sur le mont Royal, maintenant comme dans son enfance, la solitude de Laurel se transforme en vêtement étincelant. Il est un prince qui gravit pas à pas son royaume, mélancolique comme tous ceux promis à un destin exigeant, tandis qu'autour de lui se pressent vers l'infarctus les manants joggers et les cyclistes fous. Il est un aventurier de la lenteur auquel n'échappe nul bruissement soudain, nul mouvement des arbres ou du vent. Toutes sortes d'étonnements peuvent saisir celui qui emprunte les sentiers secondaires du mont Royal, dans la lenteur et l'attention. Une fois, Laurel a vu un écureuil albinos, étalé sur le tronc d'un érable telle une vieille plaque de neige. Une fois, il a trouvé sur le sol un nid de guêpes parfait et vide, une merveille d'architecture légère qu'il possède encore. Une fois, il s'est allongé dans l'herbe à puce et ses jambes en ont gardé deux années durant de cuisants souvenirs. Une fois, il a surpris sept rats laveurs devisant autour d'une poubelle pleine. Une fois, il a cueilli parmi le muguet sauvage un billet de vingt dollars enroulé autour d'un cube de haschich. Une fois, il est tombé sur deux hommes nus en train de se masturber mutuellement. On ne peut jamais prévoir exactement de quelle nature seront les étonnements, sur le mont Royal.

Le plus étonnant cependant pour Laurel, lors de ces ascensions sinueuses qui le mènent là où la montagne s'immobilise enfin à la rencontre

baš kao nekad tako i sad, Laurelova se osamljenost pretvara u svjetlucavo ruho. On je princ koji se korak po korak uspinje svojim kraljevstvom, tjeskoban kao svi kojima je predodređena zahtjevna sudba, dok oko njega prema infarktu hitaju kmetovi džogeri i lude biciklisti. On je avanturist čijoj sporosti ne pobjegne nikoje nenadano šuštanje, nikoji pokret stabala ili vjetra. Svakakva čuda mogu zadesiti onog tko krene sporednim puteljcima Mont Royala, hoda li sporo i pažljivo. Jednom je Laurel uočio albino vjevericu izvaljenu na deblu javora poput stare hrpice snijega. Jednom je na tlu pronašao savršeni i prazni osinjak, čudo lagane arhitekture koje i sad posjeduje. Jednom je zalegao u otrovni bršljan i njegove noge su pritom zaradile dvije godine bolnih sjećanja. Jednom je zatekao sedam rakuna kako naklapaju oko pune kante za smeće. Jednom je iz đurđica ubrao novčanicu od dvadeset dolara omotanu oko kocke hašiša. Jednom je naletio na dva muškarca koji su međusobno masturbirali. Nikada ne možemo točno predvidjeti kakva će nas iznenađenja dočekati gore na Mont Royalu.

Ipak, Laurelu je najčarobnije tijekom tih vijugavih uspona, koji ga vode do mjesta gdje planina najzad staje pri susretu s

de la ville, c'est de sentir peu à peu un étranger s'installer dans son esprit, et d'aimer cet étranger. Il est difficile d'être en même temps un prince mélancolique et un prince enragé. Assis en haut du mont Royal, Laurel flotte dans un brouillard, doux et triste prince dénué de colère. Il regarde de vieux Portugais aux dents pourries prendre une collation plus loin, et il les trouve beaux. Il regarde la ville brandir contre le fleuve les aiguillons de ses gratte-ciel, et il lui trouve une gracieuse modernité de carte postale. D'ici, Montréal ne fait pas mal.

Aujourd'hui, le ciel est immense et clair, les bouleaux agitent leurs feuilles parfumées, la vie se tient devant, à une distance effrayante. Laurel mâchonne un brin d'herbe. Quand donc sera-t-il heureux, quand donc tombera-t-il dans les bras d'une femme passionnante ou d'une exaltante carrière, quand donc vivra-t-il pour de vrai, quand ? De là-haut, il devine sa rue, un ruban dentelé contre les flancs du parc, et il voit l'immeuble où habite Soufflaki, gris mais brillant au soleil. Le nom de Soufflaki soulève quelque chose de mauvais en lui, un poignard d'irritation. Le prince noble crache au loin son brin d'herbe et sa léthargie. Soufflaki Soufflaki Soufflaki. « Un jour, se dit-il, un jour il va me casser la gueule. »

Il sort de son sac son cahier rouge et l'ouvre au hasard. La lumière bouge sur le papier vierge et allume, s'il la regarde longtemps sans ciller,

gradom, postupno osjećati da mu se neki stranac uvlači u um, i tog stranca voljeti. Teško je ujedno biti prilika melankoličnog i bijesnog princa. Sjedeći na vrhu Mont Royala, Laurel lebdi u izmaglici, nježan i žaloban princ lišen gnjeva. Gleda stare Portugalce s pokvarenim zubima kako jedu gablec malo dalje, i lijepi su mu. Gleda kako grad podiže vrške svojih nebodera nasuprot rijeci i u toj slici nalazi profinjenu modernost razglednica. Odavde Montreal nikome ne čini nažao.

Nebo je danas beskrajno i jasno, breze mašu mirisnim lišćem, život stoji pred njim na zastrašujućoj udaljenosti. Laurel žvače vlat trave. Kad li će napokon biti sretan, kad li će se naći u zagrljaju očaravajuće žene ili uzbuđljive karijere, kad li će napokon uistinu živjeti, kada? Odozgo traži svoju ulicu, razvedenu traku uz rub parka, te uoči zgradu u kojoj stanuje Moussaka, sivu no sjajnu na suncu. Ime Moussaka budi nešto loše u njemu, bode ga, iritira. Plemeniti princ pljune u dalj vlat trave i svoju letargiju. Moussaka Moussaka Moussaka. "Jednog dana," kaže samome sebi, "jednog će mi dana razbiti gubicu."

Iz torbe izvadi svoju crvenu bilježnicu i nasumično ju otvori. Svjetlo se miče na praznom papiru i, ako u njega dovoljno dugo

des ombres colorées qui ressemblent à des aurores boréales. Tout à coup, le titre de son livre lui apparaît, fulgurant sur la page blanche. *Les Aurores montréalaises*. Son livre s'appellera *Les Aurores montréalaises*, parce que, s'entend-il commenter, une cigarette aux lèvres, lui qui ne fume pas mais qui devra fumer un jour s'il veut dégager une image de force et de nonchalance, parce que Montréal est une ville qui n'arrête pas de changer – les journalistes notent frénétiquement tout ce qu'il dit pendant qu'il tire avec virilité sur sa cigarette –, est une ville qui additionne tellement les nouveaux visages que l'on perd toujours celui que l'on croyait enfin connaître – une journaliste particulièrement jolie lui adresse un sourire extatique et une autre lui remet en catimini son numéro de téléphone. Sont folles de lui.

Il suffit de marcher encore une demi-heure, lorsqu'on se trouve au sommet de la montagne, pour déboucher sur le versant opposé au lac des Castors et finalement dans l'avenue Decelles, où Iouniverselle a son magasin d'aliments naturels.

Le magasin est fréquenté presque exclusivement par des anglophones et s'appelle Nature, que l'on prononce *Nétchioure*, la bouche arrondie en trou de beigne. Iouniverselle songe à ouvrir dès cet été un café attenant au magasin, dans lequel Laurel

gleda bez treptanja, na njemu iscrtava šarene sjene koje sličice na auroru borealis. Odjednom mu sine naslov knjige, zabljesne na bijeloj stranici. *Aurora Montrealis*. Knjiga će mu se zvati *Aurora Montrealis* zato što, već se čuje kako komentira s cigaretom u ustima makar bio nepušač, jednog će dana morati propušiti ako želi ostavljati imidž snage i nonšalantnosti, zato što je Montréal grad koji se neprekidno mijenja – novinari mahnito zapisuju dok on muževno uvlači dim – i grad je koji poprima toliko novih lica da uvijek gubimo ono koje smo mislili da smo napokon upoznali – posebice privlačna novinarka mu upućuje ekstatičan osmijeh dok mu druga kradimice ostavi svoj broj telefona. Jesu lude za njim.

Treba hodati samo pola sata od vrha planine da bi se izbilo na obronak suprotno Jezeru dabrova i konačno na Aveniju Decelles, gdje Juniverzalka ima trgovinu zdrave hrane.

Trgovinu posjećuju gotovo isključivo anglofonci i zove se *Nature*, što se izgovara Nejčr, s ustima zaobljenima kao rupa u donutu. Juniverzalka planira već ljetos otvoriti kafić pokraj trgovine, u kojem Laurel može započeti plaćeni javni život.

pourrait entreprendre sa vie publique rémunérée.

En poussant la porte, Laurel sent qu'il arrive au mauvais moment. Iouniverselle et son Chilien sont seuls dans le magasin mais occupent tous les atomes disponibles de l'espace. Leurs visages se tiennent très près l'un de l'autre comme s'ils étaient au point de s'embrasser ou de se faire mordre. Seul le Chilien tourne les yeux vers Laurel et lui fait un sourire. « Hola ! », dit-il. Holà toi-même. Iouniverselle garde la tête obstinément penchée, sa façon discrète à elle de montrer qu'elle pleure.

Bien entendu qu'il a toujours été mauvais pour elle, cet Hola trop beau qui ne sait pas dire « Hello » même après des années de Québec français, bien entendu qu'il était fait pour lui tirer des larmes. Un homme ne peut pas être loyal avec des yeux pareils, des yeux doux et noirs comme des lacs quand ils se posent sur sa mère et l'emprisonnent, des yeux qui ont dû piéger dans leur cloaque toutes les femmes.

« Pedro s'en retourne à Santiago », dit Iouniverselle, en levant bravement vers Laurel son visage défait. Hola la prend dans ses bras, Hola prononce son nom avec des intonations liquides d'un chanteur de charme, « Pôline », il dit : « Tu viendras me rejoindre Pôline », et ça ne peut pas être sérieux, dit comme ça avec tant de « ou » et de roulés sucrés dans la

Gurnuvši vrata, Laurel osjeti da dolazi u krivo vrijeme. Juniverzalka i njen Čileanac su sami u trgovini, no zauzimaju svaki mogući atom prostora. Njihova su lica blizu jedno drugome kao da se upravo spremaju poljubiti se ili se ugristi. Jedino Čileanac skrene pogled prema Laurelu i nasmiješi mu se. "Hola!", kaže mu. Ma olaj si ti samo. Juniverzalkina je glava pritom i dalje pognuta, njen diskretan način da pokaže da plače.

Naravno da je oduvijek bio loš za nju, taj prezgodni Ola koji ne zna reći "Hello" čak ni nakon toliko godina života u francuskom Quebecu, naravno da je stvoren da ju rasplače. Ne može biti vjeran s takvim očima, očima mekim i crnim poput jezerâ koja položi na njegovu majku i drži ju zatočenom, oči poput septičkih jama koje su sigurna stupica za žene.

"Pedro se vraća u Santiago", kaže Juniverzalka, hrabro podižući prema Laurelu izmoreni pogled. Ola ju uzme u naručje, i otpjevši njeno ime likvidnom intonacijom poput starih šansonjera, "Polín", kaže, "ti ses mi se dosi pridrusiti Polín" i to ne može biti zaozbiljno, kad to kaže s toliko siktanja i slatkih zavijutaka u rečenici. K tome, čak i

phrase. D'ailleurs, même Iouniverselle-Pauline hausse les épaules pour signifier qu'elle n'est pas dupe de l'absurdité de cette proposition-là, de cette chanson de charme-là.

Hola s'allume une cigarette. Il doit être content que Laurel soit là pour partager le drame et le diluer, il n'arrête pas de tenter de la capter dans les marécages de son regard. Laurel ne le regarde que du coin de l'œil, juste assez pour le voir fumer. Hola a une façon particulière de fumer, très aristo, il tient sa cigarette de tous les doigts de sa main et, quand il expulse la fumée, il lève un peu la tête vers des gens invisibles et il souffle avec force, une façon aristo ou macho on ne sait pas, mais quand un jour Laurel fumera, c'est comme ça qu'il veut fumer. Iouniverselle qui ne fume pas s'allume elle aussi une cigarette et la fume nerveusement, n'importe comment, en fronçant démesurément les sourcils pour s'empêcher de pleurer.

Laurel sent bien qu'il devrait partir à ce moment-là, il se trouve en plein milieu de quelque chose qui ne le concerne pas et qui n'a pas encore connu son aboutissement, il empêche un abcès de crever complètement. Mais il reste là, exprès, en regardant fixement Iouniverselle. Je te l'avais bien dit, ils viennent ici, ils prennent tout et ils s'en vont. Voilà les mots qu'il n'a pas le droit de dire et dont il lance la semence informulée de toutes

Juniverzalka-Pauline sliježe ramenima kako bi pokazala da nije budala zavarana apsurdnošću prijedloga, te šansone koju joj pjeva.

Ola zapali cigaretu. Mora da je sretan što je Laurel tamo da i on dijeli dramu, razrijedi ju, neprestano ga pokušava uhvatiti svojim močvarnim pogledom. Laurel ga gleda tek krajičkom oka, dovoljno da vidi kako puši. Ola puši na sebi svojstven način, vrlo hoh, drži cigaretu svim prstima te kad ispuhuje dim podigne malo glavu prema nekim nevidljivim ljudima i silno puhne, je li to hoh ili mačo ne zna, no kad Laurel jednom bude pušio, želi baš tako pušiti. Juniverzalka, koja ne puši, također pripali cigaretu i uvlači nervozno, nije joj bitno kako, pretjerano se mršteći kako bi spriječila da ne brizne u plač.

Laurel osjeća da bi trebao sad otići, našao se usred nečega što ga se ne tiče i što još nije dostiglo svoj vrhunac, on sprječava da se čir potpuno iscijedi. No ostaje ondje, namjerno, netremice piljeći u Juniverzalku. Vidiš rekao sam ti, oni dolaze ovamo, sve uzimaju i odlaze. Na, sve riječi koje nema pravo reći baca svom snagom prema njoj kao sjeme neformuliranih ideja. Ona ih uhvati. Lice joj se promijeni i postane vrlo blijedo, prestane

ses forces vers elle. Elle la reçoit. Son visage change et devient très pâle, elle arrête de fumer, elle dit à Laurel d'une voix de glace : « Va-t'en, Laurel. Tiens, va manger des sushis, je te donne l'argent, va. »

Il ne prend pas l'argent qu'elle lui tend comme à un mendiant, il s'en va sans se retourner en claquant la porte, sa mère le chasse, sa mère lui a toujours préféré les étrangers, toujours.

Par chance, oui, il y a les sushis. Avec le mont Royal, c'est encore ce qu'il y a de meilleur à Montréal, les deux oasis qui rendent cette inhospitalière Babel à peu près supportable. Déjà, lorsqu'il habitait rue Rachel avec son père, ils allaient fréquemment le dimanche au Mikado de la rue Laurier et tout était super et inoubliable, jouer avec les baguettes, déguster le raifort très fort et les petits poissons colorés comme des bonbons. Parfois, sa mère les rejoignait pour l'occasion et prenait le bras de son père en buvant trop de saké, comme si l'exaspération ne les avait pas un jour éloignés l'un de l'autre, comme si le puzzle de leur famille avait encore tous ses morceaux.

Maintenant, Laurel n'a plus besoin de personne pour manger des sushis et savoir ce qu'il aime. Il aime le thon à queue jaune, il aime les oursins sucrés et les psychédéliques *sunrise* qui éclatent dans la bouche, il aime les *California rolls*, il aime la saveur de moelle des

pušiti i ledenim glasom naredi Laurelu: "Idi, Laurel. Na, odi jedi sushi, dam ti novca, ajde."

Laurel ne uzme novac koji mu pruža kao prošnjaku i odlazi ne okrenuvši se, zalupa vratima, majka ga tjera, majka mu je oduvijek više voljela strance, uvijek.

Srećom, da, postoji i sushi. Uz Mont Royal to je ono najbolje u Montréalu, dvije oaze koje ovaj negostoljubivi Babilon čine više-manje podnošljivim. Dok je još živio u ulici Rachel s ocem često bi nedjeljom išli u Mikado u ulici Laurier i sve je bilo super i nezaboravno, igrali su se sa štapićima i uživali u snažnom hrenu i malim ribama šarenim poput bombona. Ponekad bi im se za tu prigodu pridružila majka i primila bi mu oca za ruku kad bi popila previše sakea, kao da ih frustracija nije ni jedan dan razdvojila, kao da su u slagalici njegove obitelji još uvijek svi djelići na mjestu.

Laurelu ne treba nitko da bi s njime jeo sushi i znao što voli. Voli žutorepu tunu, voli slatke ježince i psihodelične *sunrise* rolice koje eksplodiraju u ustima, voli kalifornijske rolice, voli okus srži riječne jegulje i raskošnu vatru kamikaze rolica, voli završiti

anguilles d'eau douce et le feu luxuriant des kamikazés, il aime terminer par un cornet de thon piquant, et il lui faut tout cela, toujours, dans le même ordre, toutes ces pièces de festin indissociables qui lui ravagent la totalité de ses économies.

Et il aime regarder les Japonais, il aime par-dessus tout s'asseoir au comptoir face à l'énigme de leur visage.

Ces Japonais rient beaucoup, comme si travailler était de la rigolade, ils manipulent en riant le riz collant, les feuilles d'algues et les poissons pastel qui se transforment en bijoux sous leurs doigts, et tout en travaillant et rigolant, ils suivent tout de leurs yeux hilares et vigilants, ils ne ratent jamais un client important qu'ils saluent par son nom, à voix haute, avec une inclinaison respectueuse du buste. C'est cela que Laurel épie sur leurs visages, ce passage abrupt de l'espièglerie à la vigilance, ce masque qui en recouvre un autre sans jamais laisser voir les traits véritables. Peut-être est-il pour eux une énigme, lui aussi. Mais peut-être au contraire l'ont-ils immédiatement percé à jour, lui ainsi que tous les clients balourds qui réclament sempiternellement les mêmes plats, peut-être sont-ils très forts, doués d'une faculté d'adaptation remarquable qui leur fait endosser aussitôt le visage qu'il faut au bon moment.

obrok pikantnim tuna kornetom, i uvijek mu sve to treba, točno tim redom, svi ti nerazdvojni komadi banketa koji mu žderu svu ušteđevinu.

A voli gledati i Japance, ponajviše voli sjesti za šank i suočiti se s enigmom njihovih lica.

Ti se Japanci mnogo smiju, kao da je rad rasonoda, smijući se barataju ljepljivom rižom, listovima algi i pastelnim ribama, koje se pretvaraju u dragulje među njihovim prstima, i sveudilj radeći i šaleći se, sve prate svojim nasmijanim i budnim očima, nikad ne propuste važnog mušteriju kojeg imenom na glas oslove, poprativši to obzirnim naklonom trupa. To Laurel traži na njihovim licima, taj nagli prijelaz iz razigranosti k pozornosti, tu masku koju skrivaju drugom maskom, nikad ne dopuštajući da im nazreš istinsku ličnost. Možda je njima i on enigma. Možda su ga, baš suprotno, odmah prozreli, baš kao i sve uskogrudne mušterije koji na vijeke vjekova naručuju ista jela, možda im je to jaka strana, obdareni su zapanjujućom lakoćom prilagodbe koja im pomaže nabaciti pravovremeno izraz lica koji je u tom trenutku potreban.

« Ils sont ici comme ils seraient partout », écrit Laurel dans son cahier rouge. Et il renchérirait, il trouverait d'autres mots plus durs pour condamner leur impénétrabilité, mais voilà que le garçon dépose avec un sourire les bijoux délicats devant lui, et voilà qu'il referme son cahier et oublie tout, les œufs de poisson volant explosent sur la langue contre le jaune d'œuf de caille et le sel du pétoncle, il ferme les yeux et il oublie la ville cafardeuse, la bouche remplie de déflagrations savoureuses il oublie le visage de Iouniverselle si triste et si hostile, en état de jouissance extrême il oublie que la vie est moche et qu'il a des ennemis.

Les ennemis véritables ne se laissent pas longtemps oublier.

Quand il marche vers chez lui dans la pénombre, Laurel discerne peu à peu des silhouettes noires glissant sur le trottoir, des spectres à roulettes. Il ralentit le pas, mais il est trop tard pour rebrousser chemin. Les silhouettes ondoient, menaçantes, dans sa direction. Sont bouclés. Sont gras. Sont cinq. Il a marché, comme un imbécile, directement au centre de leur toile.

Laurel serre contre lui son cahier rouge, dérisoire bouclier. Il les regarde décrire vers lui leurs cercles concentriques, de plus en plus

"Ovdje su kakvi bi posvud bili", zapiše Laurel u svoju crvenu bilježnicu. I nastavio bi i dalje, našao bi druge, teže riječi kojima bi osudio njihovu nepristupačnost, no već stiže konobar koji mu sa smiješkom donosi fine jestive dragulje te zato zaklapa bilježnicu i na sve zaboravlja, jajašca riba lastavica prskaju na jeziku i miješaju se sa žumanjkom prepeličjih jaja i slanoćom Jakobove kapice, zatvara oči i zaboravlja na deprimirajući grad, usta punih ukusnih kontrasta zaboravlja Juniverzalkino lice, tako tužno i tako neprijateljsko, u stanju posvemašnjeg užitka zaboravlja da je život gadan i da ima neprijateljâ.

Istinski se neprijatelji ne daju nadugo zaboraviti.

Dok hoda nazad kući u polumraku, Laurel malo-pomalo razazna crne siluete koje klize pločnikom, utvare na kotačićima. Uspori, no prekasno da bi se okrenuo. Obrisi mu se prijeteći približe. Jesu naoružani. Jesu debeli. Jesu petorica. Uhodao je idiotski ravno usred njihove mreže.

Laurel uza se privine crvenu bilježnicu, bijedni štit. Promatra ih dok opisuju koncentrične krugove oko njega, sa svakim

proches. Soufflaki se détache du groupe et vient nonchalamment esquisser quelques glissades aériennes avant de freiner devant lui.

La rue est à l'image de l'existence, noire et indifférente. Il n'a jamais été aussi seul, mais peut-être un jour il finira par s'y faire.

Soufflaki s'avance encore. Il dit quelques mots, en grec peut-être puisque Laurel ne saisit pas. Les poings serrés, prêt à bondir, Laurel le fait répéter. « *What ?* »

« Bienvenue à Montréal », dit Soufflaki. Laurel les regarde à tour de rôle : il se sent comme au théâtre, comme aux sushis devant les énigmatiques Japonais. Les cinq garçons ont bizarrement le visage barré par un sourire.

Plus tard, la nuit entre à flots dans la chambre de Laurel, mais il ne dort toujours pas. Les sanglots de sa mère parviennent indistinctement jusqu'à lui, comme un roucoulement d'oiseau exotique. Laurel ne comprend pas ce qu'il ressent, quel est ce trou à l'intérieur de lui, ce gouffre de perplexité et d'ignorance. Il a jeté son cahier rouge dans la poubelle. Il ne sait rien, il faut repartir à zéro. La seule chose qu'il sait, c'est qu'il doit se lever, maintenant, et aller prendre Pauline dans ses bras pour la consoler.

sve se više približavajući. Moussaka se odvoji od grupe i nonšalantno ocrta par figura u zraku te se zaustavi pred njim.

Ulica je slika života: crna i ravnodušna. Nikad nije bio tako sam, no jednog će se dana možda na to naviknuti.

Moussaka pride još bliže. Kaže par riječi, možda na grčkom, jer ih Laurel ne shvaća. Stisnutih šaka, spreman skočiti, Laurel ga natjera da ponovi to što je rekao. "*What?*"

"Dobrodošao u Montreal," kaže Moussaka. Laurel ih svakog pojedinačno pogleda; osjeća se kao u kazalištu, kao da jede sushi pred enigmatičnim Japancima. Čudno, petorica dječaka imaju osmjehe na licima.

Kasnije te večeri, noć preplavi Laurelovu sobu, no on još uvijek ne spava. Čuje kako mu majka nejasno jeca, poput gugutanja egzotične ptice. Laurel ne shvaća što osjeća, što je ta rupa unutar njega, taj bezdan nesigurnosti i neznanja. Bacio je svoju crvenu bilježnicu u koš za smeće. Ne zna ništa, valja ponovno početi, od nule. Jedino što zna je da sad mora ustati i zagrliti Pauline kako bi ju utješio.

## **Rouge et blanc**

*Je ne me suiciderai plus. Je te le dis à toi, Aataentsic, mère de l'humanité qui as fait la terre et qui prends soin des âmes, je vivrai dorénavant aussi longtemps que la vie acceptera de rester en moi, j'apprendrai à caresser ma haine et ma rage jusqu'à ce qu'elles s'assoupissent comme des souris inoffensives.*

*Déjà, moi qui ne parlais pas, j'ai trouvé les mots pour convaincre le médecin de me laisser sortir. Il suffisait de peu de mots, mais il fallait les choisir rapidement parmi ceux qu'ils savent entendre ici. J'ai dit que je retournais à Kanahwake, ou m'attendent les miens, j'ai dit qu'il existait chez moi des cercles guérisseurs bien plus puissants que tous les antidépresseurs de sa médecine. Et après, je me suis excusée de mon indélicatesse, en le regardant dans les yeux comme ils le font ici avec tant d'impudeur. Quand ce médecin aux cheveux blanchis par autre chose que la sagesse m'a demandé finalement pourquoi j'avais eu voulu mourir, j'ai dit sans rire que j'avais eu un chagrin d'amour. C'était la réponse et l'image qu'il espérait obtenir, l'image d'une jeune femme universelle malmenée par l'amour plutôt que celle d'une sauvagesse sans âge ravagée par la haine. Il a été si facilement vaincu que j'en ai éprouvé plus de gêne que de fierté, moi qui croyais*

## **Crveno i bijelo**

*Više se neću ubijati. Obećajem ti to, o Aataentsic, majko čovječanstva koja si stvorila Zemlju i koja se brineš o dušama, živjet ću odsad nadalje onoliko dugo koliko život prihvati biti unutar mene, naučit ću milovati svoju ljutnju i svoj bijes sve dok ne zadrijemaju poput bezazlenih miševa.*

*Već sam uspjela, ja koja nisam pričala, pronaći riječi kojima sam uvjerala liječnika da me otpusti. Bilo je dovoljno tek par njih, no trebalo ih je brzo izabrati među onima koje umiju razumjeti ovdje. Rekla sam da se vraćam u Kahnawake, gdje me čekaju moji ljudi, rekla sam da kod mojih postoje lječiliški krugovi puno snažniji od svih antidepresiva njegove medicine. I zatim sam se ispričala za svoj manjak takta, gledajući ga u oči kako to ovdje čine, bestidno. Kad me taj liječnik čija je kosa izbijeljela od koječeg drugog umjesto mudrosti upitao naposljetku zašto sam htjela umrijeti, rekla sam hladno da je nesretna ljubav kriva. Bio je to odgovor i slika koju se nadao dobiti, univerzalna slika mlade žene izmrcvarene ljubavlju, umjesto one sjevremenske divljakuše razorene mržnjom. Tako sam ga lako porazila da sam od toga osjećala više nelagodu nego ponos, ja koja sam pobjede smatrala uzbudljivima, ja koja ih nikad ranije nisam doživjela.*

*exaltantes les victoires pour n'en avoir connu aucune.*

*En sortant de l'hôpital, j'ai regardé le soleil qui brillait calmement, chaud et vivant malgré tout ce qu'il a vu. Il a su pour la première fois que j'avais vingt-cinq ans et que la haine ne fait pas survivre.*

*Je ne retourne pas à Kanahwake. Je reste ici à Montréal, dans cette vieille Hochelaga où vivaient mes ancêtres blottis aux flancs de la montagne. Je choisis d'infiltrer ceux qui n'en finissent plus de nous conquérir.*

*Je veux nous voir comme ils nous voient. Je veux mettre leurs yeux froids dans mes yeux pour regarder ce que nous sommes devenus, sans ciller et sans m'effondrer.*

*Nous sommes devenus des clochards, ô Aataentsic notre mère. Nous sommes sans abri dans nos réserves humiliantes, et l'esprit qui faisait notre force s'écoule goutte à goutte hors de nous, épuisé. Nous sommes pauvres parmi les pauvres, attachés comme du bétail mal aimé à des morceaux de roches où il fait si soif que nous ne pouvons que boire. Nous mendions en rougissant des casinos, des droits de contrebande, de l'argent des matières desséchantes qui tarissent l'âme. Nos guerriers sont devenus si faibles que qu'ils battent leurs*

*Izlazeći iz bolnice sam gledala u sunce, koje je mirno svjetlilo, toplo i živo usprkos svemu što je vidjelo. Znalo je po prvi puta da mi je dvadeset i pet godina i da se od mržnje ne preživljava.*

*Ne vraćam se u Kahnawake. Ostajem ovdje, u Montréalu, u ovoj drevnoj Hochelagi gdje su živjeli moji pretci, ugniježđeni među padinama planine. Odlučila sam infiltrirati se među one koji nas neprestano podčinjavaju.*

*Želim nas vidjeti onako kako nas oni vide. Želim staviti njihove hladne oči u svoje da vidim ono što smo postali, da niti ne trepnem ili se slomim.*

*Postali smo skitnice, o majko naša Aataentsic. Beskućnici smo u našim ponižavajućim rezervatima i duh koji je bio naša snaga istječe iz nas kap po kap, iscrpljen. Siromasi smo među siromasima, vezani poput nevoljene stoke uz komadiće stijena gdje žeđamo i od te žeđi jedino možemo piti. Prosjačimo, crvenjeći se molimo za kasina, prava krijumčariti, novac, stvari koje isušuju dušu. Naši su ratnici postali tako slabima da tuku svoje žene umjesto da potuku svoje strahove. Gledamo*

*femmes au lieu de mater leurs peurs. Nous regardons la télévision pour voir souffrir nos frères éloignés à Davis Inlet, à Goose Bay, à Calgary, nous regardons la télévision pour rêver maintenant des cow-boys plutôt que des Indiens. Nous donnons partout le spectacle de l'humiliation dont on finit par mourir, mais si lentement que personne ne voit plus qu'il s'agit de la mort.*

*Je veux voir avec leurs yeux comment ils arrivent à nous condamner au lieu de nous plaindre.*

*Il est vrai qu'ils sont les vainqueurs et que nous sommes ennemis. Nos voies parallèles ont été forcées de se rencontrer, et ni eux ni nous n'en serons jamais heureux. Nous sommes ennemis, comme l'eau versée sur le feu qui brûle : c'est une pensée qui ne me quittera jamais, même quand je m'assoierai à leurs côtés dans leurs autobus et leur métro, quand j'achèterai leur viande et que je sourirai aux moins endurcis parmi eux.*

*Je veux goûter le salé de leurs larmes, lorsqu'ils pleurent l'injustice qui leur échoit depuis cent ans et oublient la nôtre qui dure depuis des siècles. Je veux écouter leurs tribunes téléphoniques à la radio et lire leurs journaux. Je veux absorber tous leurs discours pour mesurer leur animosité et leurs faiblesses. Je veux apprendre à parler vite et*

*televiziju da bismo vidjeli kako pate naša daleka braća u Davis Inletu, Goose Bayu, Calgaryju, gledamo televiziju da bismo sanjali biti kauboji umjesto Indijanci. Posvud pokazujemo svoje poniženje koje nas ubija, no toliko sporo da to nitko više ne primjećuje.*

*Želim njihovim očima vidjeti kako nas uspjevaju osuđivati umjesto da nas žale.*

*Istina je da su oni pobjednici i da smo mi neprijatelji. Naši paralelni putovi su se nasilu susreli, i ni oni ni mi nećemo biti sretni zbog toga. Neprijatelji smo, poput vode bačene na rasplamsalu vatru: to je pomisao koju ću uvijek nositi u sebi, i kad budem sjedila pokraj njih u njihovim autobusima i njihovim metroima, kad budem kupovala njihovo meso i kad se budem osmjehivala najmanje okorjelima među njima.*

*Želim okusiti sol u njihovim suzama dok oplakuju nepravde koje su ih zadesile u ovih stotinu godina i zaboravljaju naše, koje traju stoljećima. Želim slušati njihove radijske emisije i čitati njihove novine. Želim upijati njihove govore i u njima mjeriti njihovu netrpeljivost i njihove slabosti. Želim naučiti pričati brzo i glasno poput njih, uništavajući*

*fort comme eux, en écrasant d'avance les arguments de l'autre. Je veux les contempler, prisonniers du mirage de leurs corps et de leurs biens périssables, en train de planer au-dessus du vide qui remplace leur âme.*

*Je veux comprendre pourquoi ils nous ont vaincus.*

*Quand je retournerai parmi les miens, j'aurai leur force en plus de la mienne, et je saurai peut-être cette fois-là regarder les enfants de Davis Inlet inhaler de la colle sans me suicider.*

*Le temps est venu de revêtir un cœur de guerrier, endurci par la pureté et la vigilance, armé de forces naturelles au lieu des choses qui tuent. Nous ne survivrons pas dans leurs sillons qui défigurent la terre, ou chaque graine semée devient violence et égoïsme, nous ne survivrons pas sans retrouver notre voie. Ils font partie du plus grand combat de notre existence. Le plus grand combat de notre existence se tient à leurs côtés, dressé comme un mur de granit contre lequel nos mains saignent et se désespèrent. Jamais le danger n'a été aussi considérable, jamais dans notre longue survie disputée au carcajou, à la famine, au froid intense, à des ennemis aux armes plus directes et sanguinaires. Le temps est venu d'affronter le temps lui-même, de nous adapter à la vie qui a changé de visage. Il n'y*

*unaprijed tuđe argumente. Želim promišljati o njima, zarobljenicima privida koji su njihova tijela i njihova ovozemaljska imovina, lebdeći iznad praznine koja zamjenjuje njihovu dušu.*

*Želim shvatiti zašto su nas pobijedili.*

*Kad se budem vratila među svoje, imat ću njihovu snagu povrh svoje, i možda ću tad umjeti gledati kako djeca iz Davis Inleta šmrču ljepilo a da se ne ubijem.*

*Stiglo je vrijeme da imamo srce ratnika, očeličeno čistoćom i budnošću, oboružano prirodnim silama umjesto smrtonosnim predmetima. Nećemo preživjeti u njihovim brazdama koje kaljaju lice zemlje, gdje svako posađeno sjeme izrasta u nasilje i sebičnost, nećemo preživjeti ne pronademo li ponovno svoj put. Oni su djelić najveće borbe našeg postojanja. Najveća je borba našeg postojanja na njihovoj strani, uspravna poput granitnog zida uza koji naše ruke krvare u očaju. Nikad opasnost nije bila tako velika, nikad tijekom naše duge borbe protiv kuna, gladi, ledene hladnoće, neprijatelja s oružjem snažnijim i krvoločnijim od naših. Vrijeme je sukobiti se s vremenom samim, prilagoditi se životu koji mijenja svoje lice. Nemamo više kamo bježati. Ova bučna*

<p><i>a pas d'autre endroit où fuir. Cette terre bruyante peuplée de créatures bavardes et ces forêts sans arbres sont tout ce qui nous reste : il faut apprendre à y enfouir de nouvelles racines ou accepter de disparaître.</i></p>	<p><i>zemlja napućena brbljavim stvorenjima i ove šume bez drveća su sve što nam preostaje; valja u njima pustiti novo korijenje ili prihvatiti smrt.</i></p>
<p><i>C'est pourquoi je te prie ce soir, Aataentsic notre mère sans visage en qui j'ai cessé longtemps de croire. Ce soir, ma prière te fait exister, et les larmes qui coulent de mes yeux ne sont pas larmes de faiblesse mais de recommencement. J'ai suspendu au-dessus de mon lit l'attrape-rêve mohawk légué par mon père, fait de crânes d'ours et de plumes d'aigles plus puissants que les somnifères. Toutes les magies ne seront pas superflues pour traverser sans cauchemar les nuits qui viennent. Mais il y a tant de jours entre les nuits, tant de jours à me tenir debout dans leur Montréal, à apprivoiser la colère et à contourner les obstacles.</i></p>	<p><i>Zato ti se noćas molim, Aataentsic, majko naša bez lica, u koju sam davno prestala vjerovati. Noćas te moja molitva čini stvarnom, i suze koje teku niz moje lice nisu suze slabosti, već novih početaka. Objesila sam iznad kreveta mohawksku snovolovku koju mi je ostavio otac, načinjenu od lubanja medvjeda i perja orlova snažnijih od pilula za spavanje. Trebat će mi svaka postojeća čarolija da bez noćnih mora preživim sljedeće noći. No ima toliko dana između noći, toliko dana kad moram stajati uspravno u njihovom Montrealu, pripitomiti bijes i izbjeći prepreke.</i></p>
<p><i>Aide-moi, ô Aataentsic, à demeurer un être humain.</i></p>	<p><i>Pomozi mi, o Aataentsic, ostati ljudsko biće.</i></p>

# Commentaire traductologique

Traduire une œuvre québécoise en croate veut dire que nous rencontrerons, sans doute, plusieurs obstacles. D'une part, le conditionnement par nos connaissances fondées sur la langue et la littérature de la France métropolitaine nous fait regarder l'œuvre d'un point de vue français et européen, et de l'autre, il faut tenir compte de la grande distance géographique et de l'éloignement culturel entre le Québec et la Croatie, que nous avons déjà mentionné (Le Calvé Ivičević 2017b : 11).

Si le traducteur ne se rend pas compte des différences entre les réalités françaises et québécoises et des rapports à la langue différents et qu'il traduit une œuvre comme il traduirait une œuvre française, une grande part de sa matière lui échappera et demeurera inaccessible aux lecteurs de la traduction. Même étant avertis des différences, nous risquons de tomber dans le piège de l'exotisation des éléments naturels intégrants de la langue, la culture ou l'actualité québécoise, en détruisant et déformant l'essence de l'original. Le traducteur doit donc comprendre le climat social, culturel et linguistique du Québec afin d'éviter ces pièges (ibid. : 12).

Dans notre analyse traductologique, nous nous appuyerons sur la méthode de Berman et son idée de la systématique de la déformation. Bien que nous puissions faire l'analyse de la traduction et la regarder en suivant des règles que les théoriciens ont élaborées, le traducteur ne peut éviter ces forces déformantes : ce système des tendances est inconscient et incontournable.

Berman appartient aux sourciers et insiste que si la traduction en langue cible ne conserve aucune trace, aucune manifestation de la langue source, elle perd son objet. Il défend l'intraduisibilité dans le texte, et que toute traduction devrait conserver une partie de l'esprit de l'original et de l'étrangeté de l'autre langue, car la forme aussi véhicule le sens. Omettre ou ajouter des éléments en changeant le style de l'auteur est une distorsion du texte source. Ainsi, le traducteur doit garder le mieux possible des éléments stylistiques quelque maladroits qu'ils puissent être, ce qui ne veut pas dire qu'il soutient l'idée de la traduction mot à mot.

Traduire la prose pose de nombreux défis, parce que, selon Berman, la prose « condense et entremêle tout l'espace polylangagier d'une communauté [,] elle mobilise et active la totalité des „langues“ coexistant dans une langue » (Berman 1991 : 50). Cela signifie qu'une seule langue permet à chacun de s'exprimer de sa propre façon, d'en faire ce qu'il veut. Par conséquent, même langue telle qu'utilisée par divers auteurs n'est pas toujours la même, car

elle doit refléter toutes ces caractéristiques et particularités, c'est-à-dire que la langue possède une « infirmité » qui entre dans la prose (ibid. : 50).

Ce mélange suscite un « non contrôle » de l'écriture, un certain « mal écrire » dû à la complexité de la masse langagière qui est en même temps la preuve de sa richesse et la conséquence du polylinguisme. La tâche du traducteur travaillant sur un texte littéraire en prose est de respecter la polylogie informelle de l'original (ibid.). Cela lui permet (ou quelquefois requiert de lui) de déformer l'original, aussi longtemps que ces déformations restent inaperçues. Berman liste treize tendances déformantes « dont la fin est la destruction, non moins systématique, de la lettre des originaux, au seul profit du *sens* et de la *belle forme* » (ibid. : 52) et que nous allons expliquer en plus de détail.

Ces phénomènes sont semés dans la traduction et empêchent d'atteindre une égalité des textes, vu que le traducteur fait des choix entre les éléments qu'il veut garder dans le texte, et ceux qu'il juge encombrants, sacrifiant le style original pour apporter du sens. Ces phénomènes peuvent servir à avertir un traducteur avant d'entamer une nouvelle traduction, mais fonctionnent aussi comme une manifestation de l'écart entre l'original et la traduction.

Nous avons choisi nouvelles qui diffèrent en leur style, et qui, à l'avis du traducteur, étaient parmi les plus intéressantes du recueil, que ce soit par leur forme, leur message ou par le sujet abordé.

### 1. La rationalisation

La rationalisation consiste en reformulation de la phrase ou des séquences de phrases pour ramener l'arborescence syntaxique à la linéarité du discours. Cette recomposition cherche à rendre le texte plus logique et clair. Certains procédés qui apparaissent ici sont de réordonner linéairement la structure syntaxique, traduire les verbes par des substantifs, en choisissant le plus général des mots possibles, etc. (Berman 1991 : 53). Berman est d'avis qu'un texte a autant de sens dans ses formes que dans ses mots, et si les formes employées changent, en chemin se perd une partie du sens du texte.

(1) <i>Il a été si facilement vaincu que j'en ai éprouvé plus de gêne que de fierté, moi qui croyais exaltantes les victoires pour n'en avoir connu aucune.</i>	(1) <i>Tako lako sam ga porazila da sam od toga osjećala više nelagodu nego ponos, ja koja sam pobjede smatrala uzbudljivima, ja koja ih nikad ranije nisam doživjela.</i>
(2) Mais ils sentent palpiter au-delà des autres et de l'espace, comme un animal qui feindrait le sommeil, leur extrême connivence, leur attraction magnétique de tous les instants.	(2) No i uza sve ljude tamo i kroz svu razdaljinu između njih, osjećaju neizmjernu postojanu vezu koja ih spaja, neprestanu

	magnetsku privlačnost, poput životinje koja hini san.
--	---

Dans (1), tiré de la nouvelle *Rouge et blanc*, nous reprenons le style des deux phrases similaires à celle-ci, contenant la tournure « moi qui... », que nous avons traduit par « ja koja... ». Au lieu de « pour n'en avoir connu aucune », nous traduisons comme si c'était plutôt « moi qui n'en ai connu aucune », ce qui nous est suggéré par la syntaxe du croate.

L'exemple (2) est tiré de la nouvelle *Léa et Paul, par exemple*, et c'est l'ordre des éléments dans la phrase qui a changé plutôt que la construction pour arriver à un ordre qui fait la phrase plus organisée, ce qui nous semble une bonne idée car elle nous permet un gain au niveau du rythme.

## 2. La clarification

La clarification est un procédé proche de la rationalisation mais elle se situe au niveau de la clarté des mots ou leur sens, apportant de la définition au dit. D'après Berman, « là où l'original se meut sans problème dans l'indéfini, notre langue littéraire tend à imposer du défini » (ibid. : 55). L'explicitation peut être la manifestation de quelque chose qui n'est pas apparent (intentionnellement ou pas) dans l'original. Il y retrouve des définitions supplémentaires pour faciliter la compréhension. Au contraire, dans un sens négatif, c'est le passage de la polysémie à la monosémie, qui n'était pas voulu dans la version originale.

(3) Il a placé la bouteille de <b>Roederer millésimée</b> au réfrigérateur (...)	(3) Položio je bocu <b>vintage šampanjca Roederer</b> u hladnjak (...)
(4) <i>J'ai dit que je retournais à Kanahwake [sic], ou m'attendent les miens</i> (...)	(4) <i>Rekla sam da se vraćam u Kahnawake, gdje me čekaju <b>moji ljudi</b></i> (...).

Pour approcher la notion du Roederer millésimé, que ne serait pas familière au public général croate tout de suite (comme le serait probablement au public du cercle culturel français), nous l'avons défini par le mot « šampanjac ».

Pour Kahnawake (qui est appelé Kanahwake dans l'œuvre) nous avons rétabli l'orthographe, comme il s'agit d'une réserve indienne de Kahnawá:ke au sud de Montréal. Nous avons aussi traduit « les miens » par « moji ljudi », comme ici cela suggère un peuple, les hurons. La traduction possible en croate « moji » ferait penser plutôt à la famille de l'Amérindienne qu'aux autres membres de son tribu. Nous avons donc explicité et défini cette notion.

### 3. L'allongement

Alors que les premières deux tendances ont pour résultat un texte « vide » qui n'ajoute pas à la signification, l'allongement est souvent appelé « surtraduction ». Il s'agit d'ajouter souvent du texte afin de récompenser la déperdition lexicale, ce qui nuit au rythme et l'informité.

(5) Je t'ai acheté <b>le même</b> , dit-elle.	(5) Kupila sam ti <b>točno istu stvar</b> , kaže.
(6) Elle sort son grec <b>du dimanche</b> .	(6) Pokuša sa svojim <b>nespretno nesavršenim</b> grčkim.

Quoique nous essayions de rester le plus fidèles au texte source, la brièveté des phrases dans l'original, ne permet pas toujours une simple traduction et gagnerait à être étoffée par deux de plus qui rendrait la phrase plus claire. Dans (5), nous avons opté pour traduire « le même » par « exactement la même chose », nous gardons donc le sens en ajoutant ces deux mots par lesquels nous renforçons l'idée. Un cas pareil figure dans (6), puisant à la définition de l'expression « du dimanche » qui signifie « amateur, maladroit ou inexpérimenté », nous l'avons traduite par deux adjectifs qui correspondent à deux de ses définitions pour éviter la perte sémantique.

### 4. L'ennoblissement

Le but de ce procédé est d'arriver à une traduction plus belle et élégante que l'original, et d'amplifier le *beau-parler* oral. Pour Berman, l'ennoblissement peut être considéré comme une réécriture à partir (et aux dépens) de l'original. Il existe aussi son envers, la vulgarisation du texte, où l'oral devient juste *parlé*. La vulgarisation signifie donc le recours au pseudo-argot qui dégrade le registre du texte avec un langage plus familier.

(7) Ils pourraient arrêter une voiture, au passage, <b>mais il n'y a pas de voitures qui passent</b> .	(7) Mogli bi zaustaviti koje vozilo koje prolazi tuda, <b>kad bi koje vozilo tuda prolazilo</b> .
(8) (...) ils ont envie de crier tellement cet amour est un état de grâce qui ne peut pas ne pas durer <b>toujours</b> .	(8) (...) počele vrištati jer je ova ljubav stanje milosti koje ne može trajati <b>ni trenutak manje od vječnosti</b> .

Le cas dans (7) montre un ennoblissement survenu en introduisant une supposition, changeant le mode du verbe de l'indicatif (« nema vozila koja prolaze ») au subjonctif (« s'il y avait une voiture quelconque...»), élevant le style de la phrase et évitant la répétition du verbe « prolaziti » au présent, vu que nous l'avons déjà utilisé pour traduire « au passage ».

Dans (8) nous avons opté pour une traduction qui remplace un terme simple « toujours » (« uvijek »). Nous avons atteint plus que la simple équivalence, car nous avons ajouté des éléments supplémentaires à la phrase pour obtenir un effet de sentimentalité qui s'ajoute à la situation déjà romantique et intime, qui va bien avec le reste de la phrase aussi.

#### 5. L'appauvrissement qualitatif

Cette tendance concerne le remplacement des termes ou des expressions de l'original par leurs équivalents dans la langue d'arrivée correctement, alors que ceux-ci n'ont pas autant de richesse sonore, signifiante ou iconique. Berman cite comme exemple la traduction du mot péruvien *chuchumeca* par *pute*, qui véhicule le sens propre, mais pas la sonorité et la vivacité originales.

(9) (...) lui ainsi que tous les clients balourds qui réclament <b>sempiternellement</b> les mêmes plats (...)	9) (...) baš kao i sve uskogradne mušterije koji <b>na vijeke vjekova</b> naručuju ista jela (...)
(10) (...) une journaliste particulièrement jolie lui adresse un sourire extatique et une autre lui remet <b>en catimini</b> son numéro de téléphone.	(10) (...) posebice privlačna novinarka mu upućuje ekstatičan osmijeh dok mu druga <b>kradimice</b> ostavi svoj broj telefona.

Dans (9), nous nous sommes servis de l'expression « na vijeke vjekova » pour garder l'idée d'habitude ennuyeuse et excessive pour traduire « sempiternellement ». Cela garde le sens et, de plus, apporte une certaine vivacité que nous ne trouvons pas dans le simple « uvijek ».

Dans (10), « en catimini » garde encore beaucoup plus de vivacité que les autres équivalents que nous puissions trouver en croate avec « kradimice » (Hrvatski jezični portal – HJP suggère comme synonymes aussi « kradom », « kradomice », « kriomice », « krišom », « potajno »), qui garde au moins la répétition sonore de l'original, mais qui n'est pas aussi expressif.

#### 6. L'appauvrissement quantitatif

La prose permet une abondance de signifiants pour un seul signifié. C'est pourquoi il est possible de retrouver plusieurs termes qui veulent dire à peu près la même chose, sans devoir justifier l'emploi des synonymes dans un contexte quelconque. La réalité d'un objet peut être indiquée par l'emploi de plusieurs signifiants, et si la traduction ne respecte pas cette diversité il y a moins de signifiants dans la traduction que dans l'original.

(11) (...) <b>un retroussis espiègle au coin de la bouche</b> qui lui donne l'air de rire par en dedans chaque fois qu'il parle.	(11) (...) <b>kut mu usta</b> nestašno ostavlja dojam kao da se smije u sebi svaki put kad priča.
--	---

(...) mais il a comme on disait, cette <b>commissure des lèvres</b> qui vacille irrésistiblement vers la gaieté.	(...) no kako je već primijetila, <b>kut usta mu</b> uvijek naginje k smiješku.
--	---

Ici nous avons recouru à l'utilisation de « kut usta » deux fois, au lieu de traduire ces deux exemples par, disons, « nestašan nabor u kutu usta » et « spoj usana ». Certes, en le faisant nous perdons un peu de variété lexicale, mais nous jugeons que c'est plus ou moins justifié que Léa ne s'exprimerait de cette façon en croate. Les traductions que nous avons évité d'utiliser sembleraient maladroitement dans ce contexte.

### 7. L'homogénéisation

L'homogénéisation est une tendance qui « unifie le tissu de l'original » originellement hétérogène et disparate. De Schloezer considère cette atténuation du texte source inhérente à la traduction : « Le traducteur, qu'il le veuille ou non, est obligé de donner au texte un coup de peigne ; s'il se permet délibérément une correction, une tournure défectueuse » (Berman 1991 : 60).

(12) Son père est un francophone de <b>souche</b> (...) Sa mère est d'une <b>eau différente</b> . (...) Elle plonge ses <b>racines</b> malléables dans toutes sortes de terreaux suspects.	(12) Otac mu je frankofone <b>loze</b> . (...) Njegova je majka <b>druge sorte</b> (...) svojim podatnim <b>korijenjem</b> uranja u kojekakva sumnjiva tla.
(13) Il aura rencontré quelqu'un par hasard, un vieux chum rescapé de son adolescence (...) Ou une voiture.	(13) Mora da je na nekog slučajno <b>naletio</b> , starog frenda kojeg nije vidio otkako je bio tinejdžer (...) Ili je <b>naletio</b> auto.

Alors que dans l'original les trois énoncés dans (12) sont disparates et créent des allusions différentes, dans la traduction croate nous avons créé une idée de comparaison de l'arbre généalogique de Laurel, avec la vigne malgré le fait que cette allusion n'existait pas auparavant. Cette idée nous est venue quand nous en avons vu la possibilité, gardant la traduction de « racines » comme « korijenje » et travaillant en arrière. Cela nous renforce l'allusion de la famille de Laurel comme des habitants primordiaux de Montréal, mais aux opinions différentes sur les marées de nouveaux-venus.

La même chose se produit dans (13), où nous avons choisi d'ajouter une connexion à la pensée précédente en employant successivement le verbe *naletjeti* dans ses acceptions différentes (« rencontrer aléatoirement » et « heurter »). Sinon, la phrase elliptique (« Ou une voiture ») aurait l'air incomplet, sans relation à la phrase qui la précède, si on la traduisait par « Ili auto ». Alors qu'en français le verbe « rencontrer » est une fois explicite, et l'autre implicite, nous

utilisons le verbe explicitement deux fois dans notre traduction. Nous avons dû recourir à un autre verbe, étant donné qu'en croate il est impossible de dire « sreo je auto ». Cela aussi ajoute un peu de tragédie aux pensées déjà noires de Léa.

#### 8. La destruction des rythmes

Alors que le rythme est généralement un élément auquel nous pensons quand nous parlons de la poésie, il est aussi intrinsèque à la prose, et même une mauvaise traduction ne réussit pas à briser cette tension rythmique. Cependant, la déformation de la ponctuation peut affecter considérablement la rythmique. Berman cite Gresset qui a montré comment la traduction d'un texte de Faulkner a brisé sa rythmique en comparant le nombre des signes de ponctuation: quatre à l'original, contre vingt-deux en traduction.

(14) (...), elle laisse choir dans l'herbe des ciseaux les brins de persil de thym de marjolaine, elle enlève son chandail.	(14) (...), pusti da u travu padnu škare, grančice peršina, mažurana i timijana, te skine pulover.
---	--

Dans (14), la traduction ajoute deux virgules, ce n'est pas aussi extrême que l'exemple de Gresset. Nous avons décidé de séparer les éléments listés plutôt que de les garder ensemble. L'absence de virgules dans la traduction ne fonctionnerait pas aussi bien qu'en français, où les signifiants sont séparés par des articles ou des prépositions.

(15) Et à l'autre, surtout, qui s'en vient, galopant et fendant vers l'univers : ils n'en voulaient pas, théoriquement, ils ne l'ont fait exprès.	(15) Pogotovo na ono što dolazi galopom i stubokom mijenja cijeli njihov svijet: u principu nikad ga nisu planirali imati, nisu ga namjerno napravili.
---	--

Nous pouvons aussi retrouver des exemples inverses. Avec (15), nous voyons un exemple où la traduction s'éloigne du style court et tranché de l'original, avec plein de virgules. Comparons : une en croate avec cinq en français.

Il y a quand même des exemples où nous aurions pu intervenir et ajouter de la ponctuation, ou couper des phrases, mais avons décidé de laisser la forme originelle et de reprendre le style, comme dans (16).

(16) (...) là et là regarde ce que tu m'as fait, rappelle-toi ça et ça, ingrat sournois mesquine tricheuse !	(16) (...) tu i tu vidi što si mi napravio, ali sjeti se ti tog i tog, nezahvalniče prepredeni sebičnjakinjo nevjerna!
--	--

## 9. La destruction des réseaux signifiants sous-jacents

Nous pouvons trouver un texte « sous-jacent » dans toute œuvre, où s'enchaînent certains signifiants clés. Ce sous-texte contribue à la rythmique et à la signifiante de l'œuvre, un réseau spécifique se forme par les mots par leur ressemblance ou leur mode de visée, même s'ils peuvent être assez éloignés les uns des autres. La traduction peut ne pas s'en rendre compte, ce qui diminue la qualité du texte.

(17) Sont cons. (...) Sont morons. (...) Sont irritants. (...) Sont folles de lui. (...) Sont bouclés. Sont gras. Sont cinq.	(17) Jesu glupi. (...) Jesu moroni. (...) Jesu iritantni. (...) Jesu lude za njim. (...) Jesu naoružani. Jesu debeli. Jesu petorica.
--	--

Laurel ici parle à la manière d'un adolescent de seize ans, ne se souciant pas de la belle forme. Pour reproduire la forme originelle, manquant de sujet bien que ce ne soit pas la forme recommandée grammaticalement en français, nous avons décidé de commencer la phrase par le verbe *être* (biti). Comme dans le texte original dans toutes ces phrases le verbe est conjugué à la troisième personne du pluriel, en croate nous avons répété cette forme. Cela, finalement, donne à ces phrases courtes une saveur décidément vernaculaire.

(18) Ça gesticule, ça criaille, ça photographie, ça sautille sur les pierres sacrées, ça attend, visiblement, que le soleil couchant vienne (...)	(18) Te se gestikulira, te se dovikuje, te se fotografira, te se hopše po svetom kamenju, te se očito čeka da zalazeće sunce dođe (...)
---	---

Dans cet exemple, l'auteure a utilisé la répétition du pronom *ça* pour parler d'un groupe des touristes aux comportements agaçants. Ainsi nous avons traduit cette répétition par « te se ... » au 3<sup>e</sup> personne du singulier, qui apporte une idée d'exaspération par les actions des touristes allemands auxquelles témoignent Léa et Paul.

## 10. La destruction des systématismes

Le systématisme d'une œuvre est perceptible à plusieurs niveaux, pas seulement celui des signifiants, mais aussi au niveau du type de phrase. Les systématismes sont détruits par la rationalisation, clarification et l'allongement, les tendances visant à rapprocher le texte traduit au lecteur. En introduisant des éléments qui étaient auparavant exclus du texte, l'homogénéité linguistique du texte est préservée, mais le sens n'est plus cohérent. Les exemples des systématismes donnés par Berman incluent l'emploi des temps ou le recours à un certain type de subordonnée.

(19) <i>Je veux goûter le salé (...)</i> <i>Je veux écouter leurs tribunes (...)</i> <i>Je veux absorber tous leurs discours (...)</i> <i>Je veux apprendre à parler vite (...)</i>	(19) <i>Želim okusiti sol (...)</i> <i>Želim slušati njihove radijske emisije (...)</i> <i>Želim upijati njihove govore (...)</i> <i>Želim naučiti pričati brzo (...)</i>
--	--

Dans la prière de l'Amérindienne de la dernière nouvelle nous pouvons trouver beaucoup de phrases toutes commençant de la même manière : « je veux ». Nous traduisons ses souhaits toujours par le mot « želim », cette répétition donnant du rythme au texte.

#### 11. La destruction ou l'exotisation des réseaux langagiers vernaculaires

L'effacement des vernaculaires diminue la valeur du texte puisque la grande prose entretient des rapports étroits avec les langues vernaculaires. Elles font partie du polylinguisme de la prose, qui reprend son oralité de la langue parlée. La langue vernaculaire étant plus iconique que la langue cultivée signifie que nous pouvons évoquer des images plus facilement et vivement.

(20) Avant, il y a eu deux mouffettes, <b>roublardes et boîteuses</b> , qui se sont <b>faufilées</b> entre leurs jambes pour leur voler des patates chips.	(20) Ranije su došla i dva tvora, <b>prefrigana i šepesava</b> , koji su se im se <b>prišunjali</b> između nogu ukrasti im čipsa.
--	---

Nous avons employé la langue familière croate pour traduire l'iconicité de l'original. Certes, nous aurions pu choisir des mots standards (par exemple, « lukavi », « hromi » et « prikrali »), mais les trois synonymes dans la traduction donnent un effet beaucoup plus vif et iconique.

L'exotisation est une manière de faire subsister les vernaculaires, et celle-ci se produit de deux façons : soit marquer le mot originale par l'emploi de l'italique, ou ajouter au texte plus de vernaculaire stéréotypé qu'il n'en comportait pas originellement. L'exotisation peut se combiner avec la vulgarisation pour rendre un vernaculaire étranger par un vernaculaire local. Berman n'approuve pas ce procédé et considère que seules les langues cultivées peuvent s'entretraduire.

(21) Tout ce qui est marque ostensible d'appartenance religieuse, tous ces voiles, turbans, képis, boudins, croix et <b>salamalecs</b> qui fleurissent autour de Laurel sont pour lui une subtile menace.	(21) Sve što je očit znak vjerske pripadnosti, svi ti velovi, turbani, kepji, zulufi, križevi i <b>selam alejkumi</b> koji cvjetaju oko Laurela njemu su suptilna prijetnja.
(22) Il aime le thon à queue jaune, il aime les oursins sucrés et les psychédéliques <i>sunrise</i>	(22) Voli žutorepu tunu, voli slatke ježince i psihodelične <b>sunrise rolice</b> koje eksplodiraju

qui éclatent dans la bouche, il aime les <i>California rolls</i> , il aime la saveur de moelle des anguilles d'eau douce et le feu luxuriant des kamikazés, il aime terminer par un cornet de thon piquant (...)	u ustima, voli <b>kalifornijske rolice</b> , voli okus srži riječne jegulje i raskošnu vatru <b>kamikaze rolica</b> , voli završiti obrok pikantnim tuna kornetom (...)
--	---

Salamalecs est un mot du registre familier, signifiant des « politesses exagérées et hypocrites » et provenant de l'arabe « salām 'alaikum » (littéralement « paix sur toi »). Nous avons pris la forme croate (« selam alejkum ») pour garder la connexion à la religion musulmane mais nous perdons la connotation d'exagération et d'hypocrisie.

L'exemple (22) nous initie au monde culinaire japonais du sushi que Laurel adore, avec son menu constant. Supposant que le public croate ne serait trop familier des variétés de rouleaux, nous n'entrons pas dans les détails et leurs différences – la plupart des gens ne connaît que les rouleaux de printemps (« proljetne rolice »). C'est pourquoi nous adaptons les « California rolls » en « kalifornijske rolice » et laissons « kamikazé » et « sunrise » intraduits, mais avec l'ajout de « rolice » pour aider à la compréhension.

## 12. L'effacement des locutions et idiotismes

La prose abonde en images et locutions qui proviennent du vernaculaire et qui apportent un sens ou une expérience particuliers qui ne se retrouve pas dans les autres langues. Malgré ce fait, il est possible de traduire les proverbes avec un équivalent de sens similaire bien que les éléments qui les composent ne soient pas les mêmes. L'exemple donné par Berman est le proverbe « Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt » (français) qui peut être traduite en croate comme « Tko rano rani, dvije sreće grabi » ou en anglais comme « Early bird catches the worm ». Cela néanmoins nuit au texte original.

(23) Pourtant, ils sont <b>venus à un cheveu</b> de se parler (...).	(23) Pa ipak, <b>bili su na korak</b> od toga da pričaju (...)
(24) (...) ils se retrouvent tout à coup <b>nez à nez</b> (...)	(24) (...) odjednom se našu <b>licem u lice</b> (...)

Alors que dans (23) nous trouvons l'idiotisme (« à un cheveu », tout près de faire quelque chose) qui paraît similaire à un idiotisme croate (« za dlaku »), ils ne veulent pas dire la même chose et ne peuvent pas être employés dans la même situation. C'est pourquoi nous l'avons traduit par « être à un pas de ».

Dans (24) la traduction littérale croate serait maladroite (« nosom u nos »), car elle n'existe pas en tant que locution ; une telle traduction serait probablement comprise très littéralement. Pourtant, en croate nous pouvons trouver l'expression « licem u lice » (litt. « face à face ») qui véhicule le même sens.

### 13. L'effacement des superpositions des langues

Dans les œuvres en prose, les langues peuvent se superposer en deux types: le premier, où les langues coexistent avec une koinè, ou le second, où plusieurs koinès coexistent. Cette coexistence doit être traduite et la différence préservée.

(25) - <i>Kalimera</i> , commence-t-elle. Pouvez-vous me dire, <i>boreite na mou deite</i> ...	(25) - <i>Kalimera</i> , započne. Možete li mi reći, <i>boreite na mou deite</i> ....
(26) Laurel ralentit invariablement le pas devant les magasins d'ordinateurs où se dénichent toutes sortes de <i>hardwares compatibeuls</i> , les marchands de tapis <i>beautiful</i> où s'entassent les <i>merveilleux carpettes de Turkish</i> .	(26) Laurel uvijek uspori korak ispred trgovina s računalima gdje se može naći kojekakve vrste <i>kompetibl hardverova</i> , dućani s <i>bjutiful</i> tepisima gdje se nagomilavaju prekrasni <i>Trkiš karpeti</i> .
(27) Le garçon, méfiant, a enlevé de ses oreilles les écouteurs de son baladeur – <i>What dayawant ?...</i>	(27) Momak, nepovjerljivo, skine s ušiju slušalice walkmana – <i>What dayawant?..</i> <sup>1</sup> <sup>1</sup> – Kaj oš ti ?
(28) Hola la prend dans ses bras, Hola prononce son nom avec des intonations liquides d'un chanteur de charme, « Pôline », il dit : « Tu viendras me rejoindre Pôline », et ça ne peut pas être sérieux, dit comme ça avec tant de « ou » et de roulés sucrés dans la phrase.	(28) Ola ju uzme u naručje, i otpjevuši njeno ime likvidnom intonacijom poput starih šansonjera, "Polín", kaže, "ti ses mi se dosi pridrusiti Polín" i to ne može biti zaobiljno, kad to kaže s toliko siktanja i slatkih zavijutaka u rečenici.

Dans (25), nous voyons la rencontre de deux langues très éloignées l'une de l'autre – c'est la langue avec laquelle les protagonistes ne se rencontrent qu'en vacances, situation exceptionnelle. Comme dans le texte original, le grec que Léa utilise est laissé non traduit, sans commentaire ou remarque quelconque, transcrit en alphabet latin, et c'est pourquoi nous l'avons laissé de cette façon. Nous voyons clairement l'opposition des langues, et aucun commentaire de notre part n'est nécessaire.

(26) nous montre la coexistence des langues à Montréal, comme un des sujets principaux de la nouvelle repose sur l'opposition de l'anglais et du français ; c'est là que se trouve pour la première fois la notion de québecité en tant qu'identité à part. Le vocabulaire utilisé, bien que les expressions québécoises soient présentes dans les autres nouvelles, reflète la situation de

diglossie à Montréal. Dans la ville coexistent les langues principales (le français et l'anglais), mais aussi la langue française y existe en deux variétés : le français standard et le québécois. Nous y trouvons des expressions censées imiter l'anglais, mais aussi des phrases en anglais, une narration en français standard et des éléments de la langue vernaculaire. Laurel s'approprie les mots, comme l'indique formellement la prononciation francisée des mots anglais, il joue avec les sonorités « au champ de bataille linguistique » où se mélangent le français et l'anglais. Il emprunte les mots et les adapte phonétiquement, et les soumet à la syntaxe française. Matériel compatible devient *hardware compatibeul*, tapis turcs deviennent *carpettes de Turkish*. Nous avons dû considérer comment créer une correspondance en croate, et nous optons pour transcrire l'anglais selon le principe « po Vuku », à savoir d'écrire exactement ce que nous prononçons, un son égale une lettre. Ainsi *compatible*, *hardware*, *beautiful*, *carpets*, *Turkish* deviennent *kompetibl*, *hardver*, *bjutiful*, *Trkiš karpeti* respectivement.

L'exemple (27), en revanche, concerne l'anglais tel qu'utilisé par les locuteurs anglophones, style populaire des adolescents. C'est pourquoi nous avons décidé que la meilleure solution serait de laisser la phrase anglaise dans le texte telle quelle, et d'offrir une traduction en annotation en bas de page – *Kaj oš ti?* Cette traduction concerne les tendances d'exotisation et de vulgarisation, vu que nous traduisons l'argot anglais de Montréal par l'argot de Zagreb.

L'exemple (28) montre une manière spécifique de parler de Pedro le Chilien, surnommé Hola (ou Ola, dans la traduction) par Laurel. Sa prononciation du français a beaucoup de « ou » parmi les autres phonèmes, ce que nous avons essayé de reproduire en croate en le faisant zézayer, c'est-à-dire nous avons remplacé ses phonèmes croates [j], [ʒ] et [ʃ] par [s], vu que ils n'existent pas en espagnol, aussi bien que de marquer son intonation à l'espagnole (« Polín »). Nous supposons que le zézaiement est un trait caractéristique de l'accent des hispanophones en croate, qui serait assez reconnaissable mais ne nuirait pas à la compréhension.

Pour conclure, la méthode de Berman est plutôt un outil d'analyse qui permet de juger la fidélité ou la précision de la traduction, qu'un ensemble de règles que nous devons suivre à la lettre. Trouver une traduction qui évite avec du succès tous ces procédés de déformation serait quasiment impossible. Berman lui-même souligne le fait qu'il n'y a pas d'erreurs au sens banal en ces déformations, et que la déformation est quelque chose qui ressort d'une nécessité (Berman 1991 : 67).

# Conclusion

Dans ce mémoire, nous nous avons pris pour sujet d'étude le recueil de nouvelles *Les Aurores montréalaises* par l'écrivaine Monique Proulx, dont nous avons traduit trois nouvelles, pour en offrir une analyse brève en tant qu'œuvre qui appartient au cercle culturel du Québec, qui est très éloigné et exotique pour le lecteur croate, puis en analysant notre traduction, nous nous sommes rendu compte des difficultés qu'un traducteur peut rencontrer lors d'une traduction d'un ouvrage francophone.

La partie pratique du mémoire concerne notre traduction des trois nouvelles du recueil, *Léa et Paul*, par exemple, *Les Aurores montréalaises* et *Rouge et blanc* et leur analyse traductologique à partir de la théorie d'Antoine Berman. Sa systématique nous offre treize tendances par lesquelles la traduction peut déformer l'œuvre originale, et à l'aide de sa réflexion, nous avons analysé les cas spécifiques trouvés dans les textes sous étude, c'est-à-dire les problèmes et les solutions que nous proposons dans notre traduction. Nous avons souligné que la traduction n'est pas un simple procès de transcodage d'une langue vers l'autre, mais qu'elle comporte aussi la nécessité d'adapter des éléments langagiers et extra-langagiers, comme les éléments culturels qui font partie du texte. Le traducteur doit faire preuve d'une connaissance parfaite de la langue d'origine et d'une compréhension complète du texte-source. Ensuite, il faut garder le sens et l'idée originale en l'adaptant le mieux possible à la langue-cible. Une panacée, solution universelle aux tous les problèmes que nous pouvons rencontrer en traduisant, n'existe pourtant pas, et c'est au traducteur d'avoir le dernier mot en choisissant la solution qu'il juge la meilleure dans le cas donné.

Traduire c'est aussi faire un compromis entre choisir des solutions fidèles au texte source et des solutions qui seront adaptées à la langue d'arrivée, gardant toujours à l'esprit les deux. En traduisant il faut non seulement penser aux mots et aux particularités de la langue, mais aussi au style de l'auteur. Tout en étant loin d'être idéale, car une telle traduction n'existe pas, notre traduction a tenté de garder le style spécifique de Monique Proulx, en tenant compte de ses particularités en tant qu'œuvre québécoise et non française, comme culture qui nous est bien plus proche et plus familière. Malgré ses difficultés en termes de style, choix de mots ou référents, nous sommes d'avis que nous avons créé une traduction qui véhicule l'esprit de l'original tout en étant accessible aux lecteurs.

# Bibliographie

1. Amrane, Myriam. 2009. « *Les Aurores Montréalaises* de Monique Proulx ou l'appropriation d'un lieu de vie ». *Synergies Algérie* n° 4, Gerflint
2. Berman, Antoine. 1991. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Seuil, Paris
3. Berman, Antoine. 1984. *L'épreuve de l'étranger*, Gallimard, Paris.
4. Berrouët-Oriol, Robert. 1986. « L'effet d'exil » in : *Vice versa*, déc. 1986/jan. 1987
5. Boivin, Aurélien. 2006. « Le roman du terroir ». *Québec français*, (143), 32–37
6. Brunet, Michel. 1958. *La présence anglaise et les Canadiens*, Beauchemin, Montréal
7. Cusson, Marie. 2002. « La mise en jeu de la ville dans *Les Aurores montréalaises* de Monique Proulx », *Globe*, 5(1), 75–88.
8. Guidère, Mathieu. 2016. *Introduction à la traductologie*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve.
9. Hetel, Laura. 2008. « Nordicité, chromatisme et installation littéraire dans *Les aurores montréalaises* de Monique Proulx » in *Couleurs et lumières du Nord. Actes du colloque international en littérature, cinéma, arts plastiques et visuels.*, Chartier, Daniel et Walecka-Garbalinska, Maria, Acta Universitatis Stockholmiensis, Stockholm, pp. 109-116.
10. Hovanessian, Martine. 1998. « La notion de diaspora », *Journal des anthropologues* [En ligne]
11. Ladmiral, Jean-René. 2014. *Sourcier ou cibliste*, Les Belles Lettres, Paris
12. Ladmiral, Jean-René. 1994. *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Gallimard, Paris
13. Lavigne, Mathieu 2007. *L'idée de décolonisation québécoise : Le discours tiers-mondiste au Québec et sa quête identitaire (1963-1968)*. Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du grade de Maîtrise (M.A.) en Histoire, Université de Montréal, Montréal
14. Le Calvé Ivičević, Évaine. 2107. (a) « 150 godina joj je tek – Kanadi uz rođendan », *TEMA: Časopis za knjigu 4-5-6/2017*, Centar za knjigu, Zagreb
15. Le Calvé Ivičević, Évaine ; Grgasović Maja. 2017. (b) « La francophonie québécoise à l'épreuve de la traduction » in Valčić Bulić T. (ur.). *Annual Review of the Faculty of Philosophy*, vol. XLI-3, special issue, Novi Sad
16. Mounin, Georges. 1955. *Les belles infidèles*, Cahiers du sud, Paris
17. Mounin, Georges. 1976. *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, Paris

18. Nepveu, Pierre. 1988. « Écritures migrantes » in *L'Écologie du réel : Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Boréal, Montréal
19. Raková, Zuzana. 2014. *Les théories de la traduction*. Masaryková univerzita, Brno
20. Ricœur, Paul. 2004. *Sur la traduction*, Bayard, Paris
21. Rioux, Marcel. 1974. *Les Québécois*, Éditions du Seuil, Paris
22. Santoro, Miléna; McPherson, Karen; Bascom, Galen ; Proulx, Monique. 2010. « Entretien avec Monique Proulx » in *The French Review* Vol. 83, No. 3 (Feb., 2010), pp. 624-636
23. Shirinian, Noémi. 2001. *La mosaïque comme métaphore de l'autre dans Les Aurores montréalaises de Monique Proulx*. Thèse présentée au Département d'Études françaises en vue de l'obtention du grade de Maîtrise ès Arts, Queen's University, Kingston
24. Trigger, Bruce. 1976. *Children of Aataentsic: A History of the Huron People to 1660*. McGill-Queen's University Press, Kingston

## Sitographie

1. Harvey, Réginald. (page consultée le 25 août 2018) *Après 1930 - La Grande Noirceur porte le ferment de la Révolution tranquille*  
<https://www.ledevoir.com/societe/93707/apres-1930-la-grande-noirceur-porte-le-ferment-de-la-revolution-tranquille>
2. Radio Canada. 2015. (page consultée le 25 août 2018) *Pourquoi j'écris : les influences multiformes de Monique Proulx* [http://ici.radio-canada.ca/emissions/plus\\_on\\_est\\_de\\_fous\\_plus\\_on\\_lit/2014-2015/chronique.asp?idChronique=371711](http://ici.radio-canada.ca/emissions/plus_on_est_de_fous_plus_on_lit/2014-2015/chronique.asp?idChronique=371711)
3. Radio Canada. 2016. (page consultée le 25 août 2018) *Monique Proulx, la reine du thriller existentiel* [http://ici.radio-canada.ca/emissions/les\\_incontournables\\_portraits\\_d\\_auteurs/2015-2016/chronique.asp?idChronique=410286](http://ici.radio-canada.ca/emissions/les_incontournables_portraits_d_auteurs/2015-2016/chronique.asp?idChronique=410286)
4. University of Alaska Fairbanks. (page consultée le 25 août 2018) *Folklore of the Aurora: myths from many cultures*. [http://ffden-2.phys.uaf.edu/212\\_spring2011.web.dir/Amanda\\_Harper/Folklore.html](http://ffden-2.phys.uaf.edu/212_spring2011.web.dir/Amanda_Harper/Folklore.html)
5. Centre national de ressources textuelles et lexicales. (page consultée en août 2018)  
<http://www.cnrtl.fr/>
6. Hrvatski jezični portal (page consultée en août 2018) <http://hjp.znanje.hr/>
7. Larousse. Dictionnaire du français. (page consultée en août 2018)  
<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/>